

PEUT-ON VOLER LE BONHEUR ?



PEUT-ON VOLER LE BONHEUR ?

Un polar écrit au CAP de Lens

par

Christelle LEFEBVRE, Franck FONTAINE,
Frédéric DARCHEVILLE, Michel BORRY,
Nicolas NOGUES et Claude SIEMIATKOWSKI

avec la complicité de :

Corinne CAMUS, Isabelle DECOOPMAN
et Sandrine SANTOS, infirmières

sous la contrainte de :

Michaël MOSLONKA, romancier.

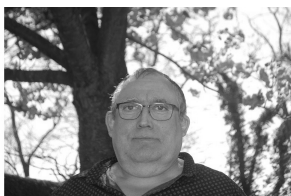
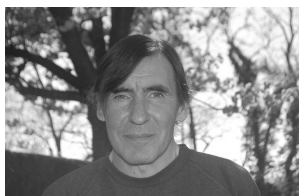
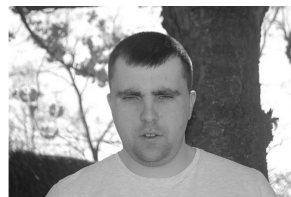
M.M. Faiseur d'histoires

www.michael-moslonka.com

Les partenaires à l'origine de ce projet :

La Ville de Lens,
La Communauté d'Agglomération de Lens-Liévin,
Le Département Pas-de-Calais,
La Région Hauts-de-France,
La Fondation d'Entreprise La Poste,
Le Centre Hospitalier de Lens,
L'Hôpital de Jour psychiatrique de Lens Le Cap

Les auteurs



Préface

Chers lecteurs, nous vous invitons à partager notre premier polar qui fut pour nous une sacrée aventure.

Guidés par un écrivain de la région, M. Moslonka Michaël, notre équipe de neuf écrivains en herbe s'est lancée ce défi.

Ce projet nous a permis de dépasser nos limites, nos craintes quant à l'écriture, de nous évader des difficultés de notre quotidien, tout en y mettant un peu de nous, ce que vous pourrez retrouver à travers les personnages et les lieux de ce polar.

Nous vous souhaitons autant de plaisir dans la lecture que nous en avons eu dans l'écriture.

Nous remercions :

Michaël pour son accompagnement et sa patience sans qui ce livre n'aurait jamais vu le jour ;

la ville de Lens pour nous avoir offert cette opportunité ;

la Fondation La Poste pour son soutien indispensable à ce projet ;

le Centre Hospitalier de Lens dans son ensemble pour son accompagnement ;

et l'association Les 3 Airs qui a financé cette édition de notre polar.

Merci aux neuf écrivains en herbe pour avoir su partager, écouter, échanger et créer ce beau « bébé ».

*Corinne, Isabelle, Sandrine,
Christelle, Franck, Frédéric,
Michel, Nicolas et Claude.*

*Écrire avec le cœur et la pensée,
l'art vivra éternellement.*

Michel BORRY

Note aux lecteurs

La plupart des lieux utilisés comme décor à ce polar existe ; il nous paraît donc important de préciser que cette histoire est fictive au même titre que les événements rattachés à ces lieux.

Chapitre 1

Qui a volé Gribouille ?

Quartier des Hauts de Lens
23 mars, 10 heures.

C'est le matin, et le soleil est là. Il brille dans un ciel bleu parsemé de nuages blancs. Un vent un peu frisquet sévit. Le temps est froid et sec. Il a gelé, ce matin. Max Nowak se trouve chez Édith Bouchendhomme, la concierge d'un des immeubles du quartier des Hauts de Lens.

Max Nowak est journaliste. Il travaille depuis dix ans avec un sérieux remarquable à *La Voix du Nord* de Liévin où, bien entouré de ses collègues, il se fait un point d'honneur de rechercher la vérité. Le journaliste est un homme de grande taille, de quarante ans et aux yeux bleus. Ses cheveux bruns, coupés courts, sont coiffés à la brosse. La moustache et la barbe bien rasées, il prend soin également de la manière dont il s'habille. Sa veste de costume, sa cravate, ses jeans et ses chaussures de luxe lui donnent à la fois un genre chic et une allure décontractée.

Max Nowak et Édith Bouchendhomme sont installés dans le salon du logement de fonction de trente-sept mètres carrés où vit la concierge. L'intérieur du salon est sobre, mais joli et bien agencé même s'il est peu meublé. On y trouve une petite bibliothèque et une table basse qui complètent quatre fauteuils en cuir. La concierge est assise sur l'un d'entre eux, proche du bord de celui-ci, le dos courbé et les jambes serrées. Elle se tient la tête d'une main. De petite taille, mince, la femme de cinquante-deux ans a tout du garçon manqué. Les cheveux courts et méchés, elle est vêtue de jeans, de baskets et d'un sweater à capuche. Elle a les traits tirés comme si elle ne dormait pas depuis plusieurs jours. Ses yeux marrons, au regard froid, fixent tour à tour un petit panier, placé à côté de la bibliothèque, et, sur l'une des étagères de cette dernière, la photographie d'une femme, encadrée et posée parmi d'autres photos. Des photos de chats.

Car Édith Bouchendhomme ne vit pas seule dans son appartement. Elle le partage avec une douzaine de chats. Assis sur un autre des fauteuils, le dos appuyé contre le dossier, les genoux croisés et les mains posées sur ceux-ci, Max Nowak observe tranquillement les douze félins. Ce sont tous des angoras.

Il remarque qu'ils ont tous leur personnalité et occupent chacun une place particulière dans l'appartement. En entrant, il a aperçu un chat blanc, tacheté de noir, qui se léchait le poil sur le buffet de la cuisine. Un autre, au poil noir, est posté à l'entrée de l'appartement comme un chat de garde. Il regarde la lumière du couloir du rez-de-chaussée qui passe sous la porte et qui rejaillit dans le vestibule. Trois autres, roux et blancs, sont en train de jouer dans le salon avec une petite balle de mousse qu'ils poussent avant de courir après dans toute la pièce. La balle roulant jusque sous la bibliothèque, ils essaient de passer sous le meuble pour la récupérer. Mais ils sont trop gros, alors ils tentent de l'attraper avec leurs petites pattes de devant. Pendant ce temps, trois chats sont en

boule, chacun dans un coin de la pièce, en train de dormir. Les quatre derniers chats se bousculent l'un l'autre pour s'amuser.

Édith et Max Nowak observent le remue-ménage de toutes ces petites bêtes, puis l'ensemble du salon. Il remarque que la femme de cinquante-deux ans n'est pas adepte des nids à poussières ou à saletés. Une bonne odeur de propre et de produits ménagers flotte dans la pièce. Ainsi que les effluves fruités portés par les chats angoras.

Édith Bouchendhomme est une adepte de la « chiffonnette ». En la suivant, après qu'elle l'a fait entrer, le journaliste a remarqué le chiffon microfibre qui dépassait de l'une des poches arrière de son pantalon.

Quel courage ! se dit Max. Élever tous ces chats dans un si petit espace et le garder aussi propre... Elle a vraiment un bel intérieur. Moi, avec le mien, je ne lui arrive pas à la cheville... Par contre, son appartement est bien trop petit pour autant de chats... Elle doit être bien seule pour compenser cette solitude par tous ces animaux !

— Gribouille aimait se tenir près de la porte, comme Ficelle, lâche la concierge.

Pensive, elle montre le panier vide.

— C'est le panier de Gribouille. Quand il ne se sauvait pas, il aimait passer du temps dedans à rêvasser...

Max découvre, derrière la froideur de son regard, une légère tristesse dans ses prunelles.

— Pouvez-vous me parler de Gribouille ? lui demande-t-il avec délicatesse.

En effet, ce ne sont pas douze chats qui vivent ici, mais treize. Il en manque un à l'appel, raison pour laquelle Édith Bouchendhomme a fait appel au journaliste.

La concierge acquiesce.

— Mon Gribouille est tout gris, dit-elle lentement. Il a de longs poils, c'est normal, c'est un persan. C'est le seul, tous mes autres chats sont des angoras. C'est un petit vagabond. Il n'en perd pas une dès qu'il s'agit de se sauver ! Il porte toujours autour du cou un collier noir sur lequel pend un petit cœur en argent...

Sa voix se casse. Édith Bouchendhomme s'interrompt.

— Ce collier coûtait-il cher ? veut savoir le journaliste.

— Pas vraiment. En tous cas, pour moi, il avait surtout une valeur sentimentale...

La concierge s'interrompt de nouveau. Elle s'essuie l'œil droit, où une larme s'apprêtait à couler. Max la relance en lui demandant d'un air solennel et empathique, afin de l'amener à parler en toute confiance :

— En quoi ce collier avait-il une valeur sentimentale ?

— Il m'avait été offert par Florence, une personne qui m'était chère et qui, malheureusement, est partie. Paix à son âme... Le petit cœur était un signe de fidélité... Florence était la prunelle de mes yeux. Elle m'avait offert Gribouille lors du salon du chat, qui a lieu tous les ans à Lens. On était très complices, très amoureuses et inséparables.

Elle fixe, d'un regard vide, la photo de la femme qui se trouve sur l'étagère de la petite bibliothèque. Dans un cadre noir, une femme pose près d'un lac. Elle respire la joie de vivre. Tout comme Édith, c'est un véritable garçon manqué. À côté, un vase avec des fleurs fraîches.

— Florence avait 42 ans, continue Édith Bouchendhomme, très émue. Un cancer l'a emportée brutalement. J'ai eu du mal à m'en remettre, et c'est encore difficile. On était ensemble depuis 8 ans... Elle est partie il y a deux ans...

Elle soupire et reprend, la voix tremblante d'émotion :

— Je suis si triste, Gribouille était un cadeau de Flo, et le petit cœur symbolisait notre amour. Je suis étonnée, pourquoi me l'a-t-on volé ?

Max l'a écoutée avec attention, très touché par son histoire d'amour tragique.

— Comment avez-vous découvert la disparition de Gribouille ?

— C'était le vendredi 13, je me suis rendue dans un café de Lens à 22 heures pour une soirée entre célibataires... et je suis rentrée vers minuit trente, minuit quarante-cinq. Depuis le décès de Florence, j'ai beaucoup de mal à trouver quelqu'un. Je suis inscrite à un site de rencontre, mais je n'ai pas encore trouvé la personne qu'il me faut... Vous savez, je parle avec beaucoup de monde, mais, en fait, je n'ai pas beaucoup d'amis. En plus, j'ai très peu d'amis masculins. Parmi eux, il y a Bruno, le facteur, et Jérémy, un des habitués du café d'en face. Mes chats sont tout pour moi...

— Et pour le vol ? la relance Max Nowak en voyant qu'elle dévie de leur discussion.

— Ah... oui. Excusez-moi, je m'égare. Quand je suis arrivée chez moi, ma porte était entrouverte. Elle a été forcée avec un pied de biche, c'est ce que m'a dit le policier qui est venu constater les dégâts. J'étais furieuse ! Quelqu'un était rentré chez moi ! À l'intérieur, tout était encore bien en place. On ne m'avait rien pris... Par contre, il me manquait mon Gribouille...

Sur son visage, la colère laisse place à la tristesse. Une nouvelle larme apparaît au coin de son œil droit. Cette fois, elle ne l'essuie pas. La larme coule discrètement le long de sa joue. Édith reprend, la voix éraillée, accablée par la perte de son chat :

— J'ai cru à un cambriolage, mais je n'ai pas remarqué tout de suite que rien n'avait été volé. Je me suis d'abord intéressée à mes chats. Heureusement, ils n'avaient rien ! Mais il m'en manquait un ! C'était mon Gribouille qui était parti ! Il avait dû profiter que la porte n'était plus verrouillée ! Mon fugueur de Gribouille ! J'ai paniqué. Il me fallait vite le retrouver !

Si la concierge aime visiblement ses chats, elle sait faire aussi preuve d'autorité vis-à-vis d'eux. Elle empêche l'un de ses chats – celui qui jouait avec la balle, un noir aux poils longs – d'aller sur le fauteuil. Alors, celui-ci s'installe sur ses genoux. Édith lui caresse le dos. Le chat en ronronne de bonheur, tandis que la concierge, elle, semble s'apaiser. Elle reprend, tout en serrant contre son ventre le félin avant de le bercer.

— Je me suis sentie perdue...

Elle continue en baissant le ton progressivement et en faisant des pauses entre ses phrases.

— J'ai placardé des affiches partout... En parlant aux gens du quartier de mes malheurs..., j'ai découvert que je n'étais pas la seule à avoir été cambriolée... D'autres personnes l'ont été, elles aussi... Maintenant, je pense plus à Gribouille qu'à mon travail de concierge...

D'un coup, elle hausse le ton :

— Gribouille ne s'est pas sauvé ! On me l'a volé !

— Ce n'est pas normal, quelqu'un qui rentre chez vous ainsi, lui dit Max Nowak, toujours de son ton solennel et empathique, afin de ne pas brusquer la concierge. Et nul doute qu'il s'agissait d'un cambrioleur, mais qu'est-ce qui vous fait dire qu'il en voulait à votre chat ? Et pourquoi le volerait-on ?

Sceptique, il n'est pas vraiment convaincu par les affirmations d'Édith Bouchendhomme. Son chat s'est peut-être tout simplement sauvé comme elle le pensait de prime abord, profitant de l'effraction du cambrioleur pour prendre la poudre d'escampette.

— Parce que, ces personnes à qui j'ai parlé, on leur a toutes pris un objet auquel elles étaient attachées ! lui répond la concierge, sur la défensive.

Énervée, elle a la bougeotte. Elle se lève en prenant soin de reposer le chat qui était sur ses

genoux. Elle traverse la pièce tout en faisant les cent pas.

— Il y a eu d'autres vols dans le quartier ! assure-t-elle.

Et elle explique, en jetant régulièrement ses bras en l'air, que dans l'un des immeubles, on a volé le scooter noir d'un jeune homme d'une vingtaine d'années. Un jeune homme tranquille et bosseur. Son scooter lui servait d'outil de travail ! On a également forcé la voiture de Jean, un habitant du quartier, pour lui voler, dans son autoradio, un CD de Johnny Hallyday.

— Jean est quelqu'un d'un peu grincheux, précise-t-elle, toujours en colère. Il est pris par la boisson et un peu instable. N'empêche, on n'a pas le droit de le voler comme ça !

La concierge continue, furieuse. Max l'écoute attentivement.

On a volé à Marie Ombroie, l'une de ses amies, habitant l'immeuble voisin, une mèche des cheveux de son fils, qu'elle gardait dans son portefeuille. Elle a retrouvé ce dernier en bas de chez elle sans la mèche mais avec tout son argent dedans, ce qui est quand même incroyable ! Marie-France Defrance, une vieille dame rencontrée à la boulangerie, a été cambriolée tout comme elle, le voleur étant reparti avec l'album photo de ses petits-enfants.

— Et puis, il y a eu mon ami le facteur, conclut-elle. Il habite deux rues plus loin, on lui a dérobé toute sa collection de timbres !

D'un coup, elle s'immobilise et laisse retomber ses bras pour fixer Max d'un regard qui lui demande déjà d'agir. Soucieux et pensif, le journaliste se lève à son tour et se dirige vers la fenêtre de la pièce. La fenêtre donne sur un parterre où poussent de jolies fleurs. En arrière-plan, d'autres immeubles semblables à celui dont Édith à la charge.

Les mains au fond des poches de son pantalon, Max Nowak contemple la vie qui anime le quartier dehors. Beaucoup de voitures circulent. Des gens se promènent, des enfants jouent. De grands saules pleureurs s'alignent le long de la route.

Qui pouvait bien en vouloir à ces gens, et pourquoi ? s'interroge-t-il.

Tout bien réfléchi, si ce qu'on lui a raconté est vrai, la concierge n'a peut-être pas tort.

— Effectivement, murmure-t-il, tous ces vols dans votre quartier sont bien étranges...

Il se retourne et demande, surpris :

— Pourquoi m'avez-vous appelé ? Je ne suis qu'un simple journaliste... Vous souhaitez que j'écrive quelque chose sur le sujet ?

La concierge secoue la tête.

— Je lis régulièrement vos articles, répond-elle. En voyant une enquête journalistique que vous aviez élucidée et que vous aviez racontée dans *La Voix du Nord*, j'ai pensé à vous pour enquêter...

Sa voix tremble, comme si Édith allait s'effondrer en larmes. Elle paraît tout à coup perdue.

— Mais j'hésitais, poursuit-elle. Ma sœur jumelle m'a convaincue de vous téléphoner. Ce que j'ai fait...

Le visage triste, elle secoue la tête.

— En plus, ajoute-t-elle, désappointée, je suis allée au commissariat pour porter plainte, mais les policiers refusent d'enquêter. Ils m'ont envoyé paître ! La disparition d'un chat, franchement, ça ne les intéresse pas du tout !

Max doute que les policiers l'aient envoyée promener. Après tout, il y a eu effraction.

— Vous savez, en ce moment, explique-t-il pour atténuer le ressenti qu'il perçoit en elle, ils sont débordés. Ils ont du boulot, car ils sont en train d'enquêter sur un important trafic de drogue dans le secteur.

— Je sais que c'est une enquête très importante, ce trafic de drogue, réplique Édith Bouchendhomme, l'air anéanti. Mais mon chat et le collier qu'il porte, ils sont tous les deux d'une très grande valeur !

Elle porte la main droite à son front, très inquiète, avant de lever à nouveau les bras, les yeux larmoyants. Elle veut retrouver son chat au plus vite !

— S'il vous plaît, monsieur Nowak, acceptez d'enquêter...

— J'accepte, sourit Max. Cette affaire est dans mes cordes.

Il est très touché par l'histoire d'Édith. De plus, en ce moment, il n'a pas grand-chose comme travail, puisque ses articles sont à jour et qu'il a épuisé, pour l'instant, ses sujets d'enquête. Il y a juste cette histoire de trafic de drogue qui l'intrigue et qu'il aimerait bien pouvoir couvrir, mais, ça, il verra avec l'officière chargée de l'affaire.

Édith Bouchendhomme est folle de joie.

— Oh ? Merci beaucoup ! Si je m'écoutais, je vous prendrais dans mes bras et je vous embrasserais !

Le sourire de Max s'élargit. Puis, le journaliste se fait sérieux.

— Avez-vous une idée du voleur ? s'enquiert-il. Ou un indice quelconque ?

La concierge réfléchit, toujours debout, se tenant le menton de la main gauche.

— Il y a peut-être quelqu'un, finit-elle par dire. Jacques Landry. C'est un professeur qui habite le quartier. Il y a un mois, Gribouille s'est sauvé. Je l'ai rattrapé de justesse juste devant la salle Fouquet. Jacques Landry passait par là. Comme il semblait intéressé par mon chat, je lui ai raconté l'histoire de Gribouille...

* * *

Max Nowak a quitté la concierge. Se tenant bien droit, déterminé à mener l'enquête qu'on lui a confiée à son terme, le journaliste reste immobile de longues secondes au pied de l'immeuble dont Édith Bouchendhomme a la charge.

— Ne vous inquiétez pas, a-t-il assuré à la concierge avant de partir, je vais trouver le voleur, et je vous ramènerai votre chat !

Avec un grand sourire, Édith a soufflé de soulagement. Elle lui a dit que grâce à sa promesse elle pourrait reprendre son travail avec plus d'enthousiasme. Le sort de Gribouille est entre de bonnes mains !

Le journaliste s'adosse à l'immeuble et sort une cigarette, qu'il s'allume tout en se perdant dans la contemplation du ciel bleu.

C'est une belle journée, songe-t-il.

Le temps est merveilleux, et il va pouvoir enquêter en toute quiétude, sans être gêné par les intempéries.

Puis, il observe à nouveau le quartier. Celui-ci se compose de sept tours d'habitations, noires et grises et de hauteurs différentes. En face de Max, un supermarché et une station-service. À une vingtaine de mètres de là, vers sa droite, l'école maternelle des Glycines, colorée de bleu et de jaune.

Une fois l'école terminée, les enfants se regroupent et jouent au football sur le parking se trouvant au centre des tours des Hauts de Lens. Sauf qu'il y a un inconvénient à leurs jeux, car des voitures y sont garées.

Max sourit.

C'est un quartier très vivant. Les enfants sont en joie et semblent toujours heureux. Mais bon, il n'aimerait pas habiter là. Il y a beaucoup trop de bruit à cause de la circulation. Des terrains de football et un gymnase se trouvent à proximité de l'école. Les enfants n'ont pas loin à aller pour y faire leur gymnastique ou encore pour taper le ballon rond – ce qui, là, pose moins de problèmes. Le gymnase est un bâtiment assez grand, entouré d'une belle pelouse verdoyante. Juste à côté, la piscine où Max Nowak se rend faire des longueurs, du moins, quand il en prend le temps. Il faut dire qu'il consacre toutes ses journées à son travail. Ce qui ne le dérange pas, en somme. Ses enquêtes le captivent. Il est du genre à vouloir les résoudre à tout prix, et tant pis pour sa vie privée...

Le journaliste repense à ce que lui a dit Édith Bouchendhomme au sujet de Jacques Landry. Il est enseignant de français au lycée privé Saint Paul à Lens et habite le quartier. Ce serait quelqu'un de discret, qui parlerait peu, et qui aurait une relation amoureuse avec une certaine Fadette, caissière de dix-neuf ans. Fadette est un surnom, elle s'appellerait Stéphanie Lamiolle. Elle travaille au supermarché juste en face et vit toujours avec ses parents. Parents qui, d'après les rumeurs, verraient d'un très mauvais œil ses relations amoureuses avec Jacques Landry, car il est d'un statut social différent de leur fille et plus âgé qu'elle.

Pour le journaliste, la différence de statut social importe peu, par contre il serait plutôt de l'avis des parents quant à la différence d'âge... Quoique, l'amour n'a pas d'âge, non ?

Hum, mais en définitive, continue de penser Max, sa relation avec ce Jacques Landry pourrait bien être problématique si les soupçons d'Édith Bouchendhomme se révèlent exacts et qu'il se révèle être le voleur de Gribouille...

Il hausse les épaules.

Est-il sincèrement un bon exemple en ce qui concerne les relations amoureuses ? Ses aventures sont trop courtes, car il est trop accaparé par son travail. Ce qui, malgré toute la passion professionnelle qui l'habite, le frustre.

Max tire sur sa cigarette, ses pensées s'égarant du côté de la seule personne avec qui il avait réussi à construire quelque chose. Ou, du moins, un semblant de vie conjugale...

Serena et lui se sont séparés voici déjà un an.

Ils vivaient ensemble depuis trois ans, sauf qu'il était trop accaparé par son travail. Alors, elle l'a quitté pour un autre homme. Pourtant, Serena l'aimait, mais elle voulait passer du temps en amoureux, voyager et fonder une famille. Occupé comme il l'était, il ne s'en est rendu compte que trop tard. Serena avait trouvé quelqu'un de plus disponible que lui...

L'annonce de son départ pour une autre vie lui a fait un choc. Il était vraiment amoureux d'elle !

Le visage de Max se fronce. Ses poings se serrent.

Il n'en veut pas à Serena, il est seulement en colère contre lui-même !

Son ressentiment le quitte, et il soupire de dépit.

Il sait qu'il aurait dû faire un peu plus d'effort dans leur relation et mettre de côté son travail à certains moments. Pour sortir avec elle, par exemple. Se promener au parc, prendre l'air, aller au cinéma, sortir à des soirées karaoké. Ils auraient pu faire des voyages pendant ses congés, sauf que ses vacances ne ressemblaient jamais à des vacances, car il l'aime, son travail de journaliste !

Pour oublier son chagrin d'amour, il s'est investi encore plus dans ce boulot. Du coup, les nouvelles relations sentimentales qu'il aurait pu nouer passent au second plan.

En parlant travail, il doit vite appeler Amandine !

Max sort aussitôt son téléphone portable, qui est rangé dans la poche avant gauche de son pantalon, et lance son numéro.

Âgée de 25 ans, Amandine Claire est photographe. Il l'appelle dès qu'il est sur une affaire. C'est elle aussi qui corrige ses articles. Max aime bien faire équipe avec elle, et il l'apprécie beaucoup. Amandine est pointilleuse et travailleuse.

Sa collègue prend tout de suite son appel.

Le journaliste ne lui laisse pas le temps de parler.

— Amandine, c'est Max ! Je suis sur une affaire, je pense que ça va t'intéresser. Tu n'es sur rien pour l'instant ?

— Rien de particulier, juste quelques photos du carnaval des enfants de l'école, lui répond, sans enthousiasme, la photographe de sa voix aiguë qui ressemble à celle d'une fillette. Rien de passionnant, cher patron...

— OK, super ! Voilà, c'est une affaire de chat volé. Ce chat s'appelle Gribouille. Il y aurait eu plusieurs vols de ce genre dans les Hauts de Lens !

Après que son collègue lui a détaillé la teneur de ces vols, Amandine Claire lui demande :

— Tu es sur une piste quelconque ? Tu veux que j'intervienne sur quoi ?

Max ne lui répond pas. Son esprit vient de dévier. Il songe à ce trafic de drogue sur lequel enquête la police lensoise et la PJ de Lille. C'est une affaire très importante qu'il aimerait bien pouvoir couvrir et dévoiler au public. Il a un large sourire. Oui, il pourrait en faire un bel article ! Beaucoup de monde le lirait, c'est sûr !

Il est certain que Roquette va en venir à bout. Elle est très efficace, c'est un bon officier qui travaille bien !

Dans son téléphone, Amandine Claire s'étonne.

— Max ? Tu es toujours là ? demande-t-elle avant de s'écrier, légèrement énervée : Max ? Allô, allô ? Tu m'entends ? Amandine pour Max, Amandine pour Max ! Tu m'entends ?

Max sursaute. La voix perçante d'Amandine le ramène à la réalité.

— Euh, désolé, j'étais ailleurs, s'excuse le journaliste, penaud. Tu sais comment je suis...

La photographe rigole, toute trace d'agacement ayant quitté sa voix.

— Oh oui, lui répond-elle d'une voix complice et agréable, je sais comment tu es ! Tu as prévu quoi pour la suite ?

Max rigole à son tour avant de redevenir sérieux et de lui expliquer :

— Je vais commencer par une enquête de voisinage, d'autant que j'ai un suspect.

Il lui parle alors de Jacques Landry.

— Peux-tu te renseigner sur lui ? Je voudrais aussi que tu le suives, mais ne t'approche pas de lui surtout. Je veux d'abord savoir qui il est vraiment. De mon côté, je vais aller interroger sa petite amie.

— OK, tu peux compter sur moi ! lui assure la photographe.

— Et tu te fais discrète comme d'habitude, bien sûr. Et prudente, aussi, d'accord ? On ne sait pas de quel genre de gaillard il s'agit !

— Oui, t'inquiète, Max, comme d'hab', réplique Amandine Claire d'une voix enjouée pleine de dynamisme.

Max Nowak met fin à l'appel. Il range son téléphone portable, puis sort une cigarette et se dirige en sifflotant vers le supermarché de quartier où travaille la Fadette.

Chapitre 2

Jacques Landry et la Fadette

Max Nowak entre dans la supérette où travaille la Fadette. Une fois à la ligne de caisses, il demande aux caissières :

— Je cherche l'une de vos collègues qui se nommerait Fadette. Est-ce l'une d'entre vous ?

— Ah, la Fadette, lui répond une dame, elle fume sa cigarette sur le parking en dessous du préau. C'est là où nous prenons nos quarts d'heure de pause.

Le préau en question est un abri vert, composé de tôles ondulées grises. Certains employés du supermarché y déposent leur vélo ou leur mobylette, qui sont ainsi surveillés par le personnel.

La Fadette est seule. Le dos appuyé contre la paroi, elle se tient la hanche tout en fumant sa cigarette. C'est une jeune fille de dix-neuf ans, habillée de hautes bottes, d'une jupe plissée noire, d'une chemisette blanche et, passé par-dessus cette dernière, un gilet rouge et noir. Une longue chevelure aile de corbeau lui descend dans le dos.

Max Nowak se dirige vers elle.

La Fadette écarte les mèches qui lui tombent devant les yeux pour mieux regarder le journaliste qui s'approche. Elle dévoile ainsi un visage allongé aux belles joues rouges, aux lèvres pulpeuses et au petit nez en forme de trompette.

La caissière affiche un air méfiant.

— Que puis-je faire pour vous aider ? demande-t-elle tout en finissant sa cigarette.

— Bonjour, je m'appelle Max Nowak. Je suis journaliste, et je fais des enquêtes d'opinion à thème pour *La Voix du Nord*.

— Vous enquêtez sur les caissières des supermarchés de la région ?

— Oui, acquiesce Max Nowak avec un petit sourire en coin, j'enquête sur les caissières. Leur vie professionnelle et personnelle, les relations qu'elles ont avec leur entourage, ce genre de choses.

— Je suis étonnée..., lui fait remarquer la jeune femme, un peu surprise de l'intérêt qu'un journal lui porte.

Néanmoins, elle se laisse amadouer. Elle se dit qu'une telle enquête à thème est possible après tout.

— Oui, allez-y. Je suis prête à vous écouter.

Max Nowak se gratte la tête, comme s'il cherchait par quoi commencer.

— Vous touchez combien ? finit-il par demander.

La Fadette hausse immédiatement le ton :

— Je ne touche pas beaucoup ! Je touche juste le Smic. Ce n'est pas assez, comparé à toutes les heures que je fais !

— Vous ne gagnez donc pas bien votre vie ?

— Oui, voilà, c'est ça, soupire la Fadette, visiblement soucieuse.

— Et il n'est pas trop difficile, ce boulot ? veut savoir Max.

— Euh, oui, je veux dire, non, répond la caissière, brusquement gênée. Ça marche bien.

Nowak change de sujet.

— Vous êtes une jolie fille, lui fait-il remarquer. À mon avis, vous avez un compagnon. Est-il de votre âge ?

Le visage de la jeune fille rougit de timidité.

— Oui, je suis amoureuse d'un homme..., répond la Fadette avec le plus grand des sérieux malgré sa gêne. Il a trente ans.

Max Nowak continue de jouer le curieux.

— Est-ce qu'il travaille ?

La caissière affiche une mine claire et resplendissante :

— Oui ! déclare-t-elle. Il est prof de français au lycée privé Saint Paul !

— Et que pensez-vous de son emploi ?

— Oh, vous savez, il gagne bien sa vie, répond la Fadette avant de préciser avec beaucoup de fierté :

— Mon compagnon s'appelle Jacques. Jacques Landry.

— Oh, Jacques Landry ? fait semblant de s'étonner Max Nowak sur un air qui laisse croire qu'il le connaît.

La caissière est agréablement surprise :

— Vous connaissez mon petit ami ?

— Oui, oui. On m'en a parlé. Il paraît que c'est un chic type.

Le regard de la jeune femme s'illumine.

— Oui, il est fabuleux ! dit-elle avec un grand sourire émerveillé. C'est avant tout un homme fier de son travail et très à l'aise dans le milieu où il vit. Et il est très amoureux de moi !

Elle montre le joli pendentif qui orne son cou fin et court.

— C'est lui me l'a offert !

Max regarde le pendentif. Ce n'est pas celui que Florence a offert à Édith Bouchendhomme en témoignage de leur amour et que portait Gribouille

— Passez-vous de longs moments avec Jacques Landry, à côté de votre emploi ? demande-t-il ensuite.

La caissière sourit longuement avant de dire, des étoiles dans les yeux :

— Oui, il nous arrive de passer des week-ends entiers sur la côte...

Puis, ses mains s'agitent, son sourire disparaît. Elle baisse la tête, et dit d'un ton mélancolique, à peine audible :

— Il n'est pas encore dans la famille. Mon père n'accepte pas notre relation...

Il semble s'agir d'un amour fou, comprend Max Nowak, mais qui a du mal à s'épanouir...

Il se sent alors un peu gêné.

— Je suis attachée à ma famille, lui confie la Fadette, mais elle ne me laisse pas assez de liberté sur mes sentiments. Je veux une vie privée...

Quelques larmes tombent de ses yeux rougis par le regret d'une situation qu'elle n'aime pas.

Max reconforte la caissière en lui pressant l'épaule.

— C'est dommage, mais à notre époque, pour certaines personnes, la différence d'âge pose encore souci. Pourtant, l'amour n'a pas d'âge. Gardez confiance, le temps fera le reste. Vos parents

finiront par prendre conscience de votre amour...

La Fadette relève la tête, rassurée. Un sourire apparaît sur son visage. Max Nowak s'écarte d'elle. Il soupire intérieurement, désolé de ce qu'il s'apprête à faire. C'est le moment d'entrer dans le vif du sujet.

— Avez-vous entendu parler des vols qui ont eu lieu dans le quartier ? demande-t-il. J'enquête aussi dessus...

— Ah oui, j'en ai entendu parler. Des vols sans importance, sans valeur, il me semble. Des bricoles, quoi... Vous savez, ici, les gens parlent beaucoup entre eux, surtout au niveau des caisses. Mais bon, moi, je ne fais qu'écouter. Je ne sais rien de plus.

Elle ajoute :

— Si je peux vous aider, je le ferai.

— Connaissez-vous vraiment bien votre petit ami ? demande alors Max Nowak sans transition d'une voix la plus douce possible.

Il veut essayer de mettre le doute chez la jeune femme quant à ses sentiments sans failles envers Jacques Landry. La Fadette se fait aussitôt méfiante.

— Pourquoi me demandez-vous ça ? exige-t-elle de savoir, sur la défensive.

— Savez-vous que le nom de Jacques Landry a été mentionné par l'une des victimes ? lui révèle Max

— Qui vous a parlé de Jacques comme ça ? se brusque aussitôt la Fadette.

Elle a un geste dégoûté de la main.

— Vous êtes bien tous les mêmes, vous, les journalistes ! À écouter les ragots et à en faire des histoires sans avoir aucune preuve !

Max Nowak encaisse le reproche et tente :

— Est-ce qu'il y a eu des vols dans votre supermarché, récemment ?

— Mais vous m'agacez ! Vous me posez des questions qui sont gênantes ! À croire que vous essayez, maintenant, de me faire passer pour une voleuse ! N'essayez pas de m'énerver, je vous préviens ! Je ne répondrai plus à vos questions ! De toute manière, je n'ai plus de temps à vous consacrer, monsieur ! Ma pause est terminée, il est temps que je reprenne mon travail. Je n'ai plus rien à vous dire. Ni aujourd'hui, ni à un autre jour.

Et c'est une Fadette furieuse qui retourne dans le magasin laissant Max en plan sur le parking.

* * *

*Une demi-heure plus tard,
Quartier des Hauts de Lens,
Appartement de Jacques Landry*

Max se tient dans le couloir de l'appartement vide du professeur de français. Il a obtenu l'adresse auprès d'Édith Bouchendhomme. Il est entré en crochétant la serrure. Il n'aime pas cette méthode, mais, malheureusement, il ne peut pas faire autrement. Son enquête l'exige ! Il s'est assuré de l'absence de Landry après avoir longuement insisté sur sa sonnette de porte.

Le journaliste parcourt l'appartement des yeux. À première vue, il s'agit d'un F3. L'entrée donne sur un couloir sombre. Sur la droite et sur la gauche : deux portes fermées. Tout au fond, se découpant au milieu de l'obscurité grâce à la lumière du jour : le salon, avec sur le côté une petite

cuisine.

Max tend l'oreille. Pas de bruit d'animal, pas de miaulement de chat. Il se rend dans la première pièce sur sa droite. Celle-ci se trouve être la chambre. Le lit est défait. Un peu partout trônent des coupes de tournois de pétanque. Il ouvre les tiroirs des commodes et les portes des armoires. Elles ont été totalement vidées.

Hum... Notre oiseau s'est envolé, songe Max Nowak, réellement surpris.

Lui qui ne croyait pas vraiment Édith Bouchendhomme sur la culpabilité de Jacques Landry est en train de revoir son jugement. Il visite l'autre pièce. Cette dernière, censée être une chambre, contient quelques cartons jetés négligemment dans les coins. Des vêtements sont entassés sur un lit d'une personne qui trône au milieu, mais qui visiblement ne sert pas.

Nowak ouvre les cartons et fouille dedans, tout en prenant soin de remettre chaque chose à sa place, espérant découvrir les objets volés. Il ne trouve rien. Pas plus qu'il ne trouve de traces d'un quelconque animal.

Dans la cuisine, à part la vaisselle sale dans l'évier, il n'y a rien d'intéressant. Sauf que cette vaisselle date de plusieurs jours...

Le lit défait, la vaisselle qui n'a pas été lavée..., songe le journaliste, *ça m'a tout l'air d'un départ précipité... et suspect... Oui, tout cela est vraiment bizarre.*

La culpabilité de Jacques Landry semble ne plus faire aucun doute.

Il serait donc parti ailleurs avec Gribouille et les autres objets...

Il se rend dans le séjour. Là aussi, pas de traces du chat de la concierge.

Dans un coin, un bureau. Max y lit une feuille de papier sur laquelle est écrit un poème :

*À l'eau de la claire fontaine
Je m'y suis arrêté.
À l'eau de la claire fontaine
Je m'y suis abreuvé.*

*À la fraîche fontaine
Sous le grand peuplier
À la fraîche fontaine
Une cavalière s'est abreuvée.*

*À la claire fontaine
Sous le grand peuplier
À la claire fontaine
Vers toi ma mie vont mes pensées.*

En dessous, Jacques Landry a griffonné une note à l'intention de la jeune caissière : « *Ma Fadette, je te dédie ce poème. Il est inspiré directement du Cavalier à la fontaine de Jean Moréas (1856-1910) et dévoile mes sentiments en te choisissant comme ma cavalière et ma mie.* »

Hum, se dit Max Nowak en reposant la feuille soigneusement, *il n'y a pas d'équivoque possible sur les sentiments qu'éprouve Jacques Landry pour la Fadette.*

Il repense à sa rencontre avec cette dernière.

Ce qui est réciproque..., en conclut-il avant de s'interroger : *et si Landry avait volé Gribouille et tous ces objets pour les lui offrir ? Mais dans quel but ?*

Perplexe, il se dirige vers la grande bibliothèque placée au fond du salon. Y sont rangés des livres, des tonnes de livres ! Certains sont de Jacques Landry lui-même !

Max siffle intérieurement.

On a affaire à un poète, mais aussi à un romancier. Notre voleur de chat est donc un érudit qui évolue dans une culture littéraire...

Il remarque que des livres sont manquants.

Il les a certainement embarqués avec lui pour son voyage..., se dit le journaliste en remarquant que Jacques Landry ne possède pas de télévision et de déduire : Notre homme est un intellectuel qui pense que la TV n'apporte rien et qu'il vaut mieux un bon livre, mais surtout qui s'investit, solitaire, dans l'écriture.

Sur la bibliothèque repose une photo où Jacques Landry, vêtu d'un tee-shirt et d'un short, et la Fadette, habillée d'un tee-shirt et d'une mini-jupe, posent devant un mobile home, la main dans la main. Il se dégage d'eux une grande complicité ainsi qu'un amour complice.

Ils ont l'air heureux...

Max songe à son entretien avec la jeune femme. Il y est allé un peu fort, mine de rien. Son attitude est fort regrettable.

Une fois que cette histoire sera terminée, il faudra que j'aie lui présenter mes excuses. Bon, si Jacques Landry est le coupable, je ne suis pas certain qu'elle les acceptera... Encore moins si elle devait être mouillée, elle aussi, dans cette affaire...

Il regarde à nouveau les deux amoureux sur le cliché.

Ils sont trop beaux, songe-t-il, trop amoureux. Cela entraîne de la jalousie dans leur entourage... Peut-être même de la part d'Édith Bouchendhomme. Sauf que Jacques Landry semble avoir pris la poudre d'escampette, ce qui ne plaide pas en sa faveur...

Il s'intéresse à l'arrière-plan du cliché et découvre une pancarte sur laquelle est inscrit *La rose des sables*. Max prend le cadre et, délicatement, il enlève la photo. Au dos, une date et un lieu : 15/08/2017, Bray-Dunes.

* * *

*Pendant ce temps,
Lycée privé Saint Paul,*

De son côté, faisant fi de la demande de Max Nowak de ne pas approcher Jacques Landry, Amandine Claire s'est rendue au lycée où enseigne le suspect numéro un de Max Nowak dans l'affaire Gribouille. Les cheveux auburn, coupés au carré, la jeune femme s'habille toujours en jeans et baskets, ce qui est bien plus pratique, à ses yeux, pour travailler.

Elle s'est présentée au principal en l'informant qu'elle faisait un article sur son établissement à la suite du bon taux de réussite de celui-ci, chaque année, au baccalauréat.

Amandine a tout d'abord orienté la discussion sur les méthodes utilisées pour obtenir ces bons résultats, puis elle a commencé à poser des questions sur Jacques Landry, expliquant qu'elle aurait entendu parler de lui en bien de la part de certains parents d'élèves. Réservé au début, puis mis en confiance par les éloges, le principal a vanté les mérites de son établissement et de son enseignant. Il a toute confiance en ce dernier : Jacques Landry est toujours bien noté depuis de nombreuses années et il s'avère très sérieux dans son travail. Malheureusement, Amandine ne pourra pas l'interviewer, car il est en arrêt maladie !

Néanmoins, le principal l'autorise à rencontrer certains des collègues du professeur de français. Une fois en leur présence, la photographe a très vite orienté ses questions sur ce dernier. Les enseignants ont fait preuve de retenue, même si la plupart ne pensent que du bien de leur collègue. Toutefois, certains d'entre eux ont accepté de parler.

— Jacques ? C'est quelqu'un d'accaparé par son travail, lui a dit un professeur agrégé de lettres.

Inquiet, il a ajouté :

— Il est actuellement en arrêt maladie. Ce qui lui arrive rarement et, quand c'est le cas, il revient très vite. Jacques se donne pleinement à son enseignement !

Un professeur d'histoire-géo, à qui Amandine en a demandé plus au sujet de cette absence, lui a expliqué : « On n'en connaît pas la raison. Monsieur Landry n'est pas du genre très bavard. Personne, ici, ne le côtoie en dehors du lycée. D'ailleurs, il ne parle jamais de sa vie privée. Mais c'est quelqu'un de sérieux. Je pense que ce sera un arrêt court qui ne va pas nuire à l'établissement. Monsieur Landry attache trop d'importance à ses classes et à l'enseignement qu'il donne à ses élèves pour s'absenter trop longtemps... »

Ensuite, elle a rencontré un professeur de mathématiques qui discute rarement avec le suspect.

— Beaucoup de mes collègues disent que Jacques est solitaire et discret, a-t-il lâché d'un ton ironique. Moi, je crois surtout qu'il se donne de grands airs et qu'il cherche la promotion ! Quant à cet arrêt maladie, je suis certain qu'il n'est pas malade. Ce n'est qu'un paresseux !

Pour Amandine, ce professeur de maths a tout de l'enseignant jaloux qui n'a pas de résultats, au contraire de Jacques Landry. Néanmoins, elle reste avec lui et lui demande sur un ton de conspiratrice s'il sait ce que pourrait cacher cet arrêt maladie. Le professeur de mathématiques se fait une joie de lui répondre.

— Je suis sûr et certain qu'il s'est embrouillé avec le premier venu !

Surprise, la photographe lui demande pourquoi.

— Parce qu'il peut être violent, aussi bien dans ses paroles que physiquement. Il veut absolument avoir raison et veut toujours avoir le dernier mot. C'est arrivé avec moi, il a même failli en venir aux mains !

Considérant qu'elle n'apprendra plus rien d'intéressant, Amandine quitte l'enseignant. Elle passe saluer et remercier la direction, prend quelques photos du lycée pour la forme et quitte ce dernier. Pour la jeune femme, Jacques Landry est un professeur investi par son travail, certes avec des sautes d'humeur, mais très compétent – la grande majorité des avis s'accordant là-dessus. Elle ne le voit pas capable de faire quelque chose d'illégal, excepté, toutefois, sur un coup de tête. Ce que tendrait à prouver le témoignage du professeur de mathématiques.

Elle rejoint sa voiture garée sur le parking du lycée pour se rendre au bureau de *La Voix du Nord* de Liévin et faire part de ce qu'elle a appris à ce cher Max.

Elle se recoiffe et se remet du rouge à lèvres en se regardant dans le rétroviseur intérieur. Elle s'interrompt. En fait, elle en a appris bien peu...

Ses doigts tapotent sur son volant tandis qu'elle réfléchit. Certes, Max lui a dit de ne pas l'approcher, mais les informations qu'elle va lui rapporter sont bien trop maigres...

Et si elle se rendait chez ce Jacques Landry ?

Après tout, elle ne risque rien, puisqu'il est malade !

Début d'après-midi

Locaux de La Voix du Nord,

Liévin est une assez grande ville, proche de Lens d'une quinzaine de minutes lorsque le trafic est fluide. S'y trouvent beaucoup de commerces ainsi qu'un grand centre commercial. Les locaux du journal où travaillent Max et Amandine se situent en plein centre, sur une petite place où, chaque mercredi, se tient le marché.

Amandine Claire se dirige vers le bureau de Max.

Toc ! Toc !

— Entrez ! lâche le journaliste d'une voix forte.

Amandine obtempère.

Son collègue se tient devant son ordinateur, plongé dans la contemplation de son écran. La pièce où il travaille est d'un fouillis !

Les beaux yeux marron de la photographe se portent dans tous les coins de la pièce. Des tas de dossiers sont éparpillés un peu partout sur son bureau, et des feuilles s'alignent un peu à la va-vite sur la moquette grise qui recouvre le sol. Des journaux s'empilent sur un secrétaire à la façon de la tour de Pise.

Il s'agit d'un « fouillis organisé », comme le dit si bien Max Nowak. Les lèvres d'Amandine s'étirent en un sourire un peu amusé.

Comment peut-il s'y retrouver ? pense-t-elle, admirative.

Elle rejoint son bureau tout en prenant soin de ne pas marcher sur les feuilles disposées au sol. Pour elle, Max est un homme un peu farfelu et entêté, mais qui prend son travail à cœur.

Un peu trop à cœur, il ne fait que ça, se dit-elle avec un petit pincement au cœur. *Sa vie sociale ne doit pas être très gaie...*

Ses yeux s'illuminent. Si elle le pouvait, elle l'obligerait à prendre du temps pour s'occuper de lui et pour qu'il oublie un peu son travail.

Mais bon, elle n'est pas ici pour ça aujourd'hui !

Ravie des informations qu'elle apporte, elle s'assoit sur l'accoudoir d'un des petits fauteuils disposés devant le bureau, face à Max. Ce dernier relève la tête, délaissant son travail en cours pour s'intéresser à elle.

— Hello, Amandine ! Je t'attendais, justement ! Tu m'apportes de bonnes nouvelles ?

— Alors, voilà ce j'ai ! annonce-t-elle en faisant de grands gestes avec les mains, excitée par ce qu'elle a à raconter. Je suis d'abord allée au lycée, où j'ai appris que ton bonhomme était en arrêt maladie...

— En arrêt maladie ? répète Max, brusquement très intéressé.

Amandine acquiesce, avant de lui donner ensuite les avis des professeurs et du principal sur l'enseignant qu'est Jacques Landry. Elle baisse les yeux pour ne pas croiser le regard de Max et précise :

— Je suis allée quand même frapper chez lui... Ah, je sais, je sais, tu m'as dit de m'en tenir éloignée, mais bon, comme il était malade, j'ai pensé que je ne risquerais pas grand-chose...

— Mince, qu'est-ce que je t'avais dit ? s'exclame Max, un brin en colère avant de lui dire, sincèrement inquiet : Tu as pris des risques, tu sais ?

Amandine relève la tête et s'esclaffe :

— Promis, je ne recommencerai plus, papa !

Elle redevient sérieuse et poursuit :

— Mais bon, je n'ai pas du tout eu affaire à lui, puisqu'il ne m'a pas répondu. Du coup, j'ai parlé à quelques-uns de ses voisins. Ils ne savent pas grand-chose à son sujet, sauf qu'il n'est pas très loquace et qu'il n'a jamais de visites. Mais l'un d'entre eux m'a dit qu'il le voyait partir certains week-ends avec des boules de pétanque et, qu'une fois, il l'a vu revenir avec un trophée. Il l'a félicité, et ton Jacques Landry a lâché qu'il faisait partie d'un club de pétanque. Il est resté modeste et a dit au voisin en question que ce n'était qu'un hobby, sans plus. Il ne s'est pas trop attardé et il s'est excusé en prétextant qu'il était très occupé. Puis, il est rentré chez lui. Bref. J'avais souvenir d'un club de pétanque à Lens, alors je m'y suis rendue. J'ai tapé juste, c'était le sien ! Ses amis, là-bas, n'ont pas de nouvelles de lui depuis, tiens-toi bien, ces affaires de vols ! Il y a autre chose ! Ses amis du club de pétanque m'ont dit que, malgré son aspect assez solitaire et discret, il peut se montrer très violent. Il y a quelques années de cela, il se serait battu lors d'un tournoi et aurait été disqualifié...

Elle ne laisse pas le temps à Max de réagir et continue. Elle a autre chose à révéler. Elle se lève et lui fait face, bougeant les mains de plus belle, complément surexcitée.

— Tout ça ne m'expliquait pas pourquoi il ne m'avait pas ouvert. À moins qu'il ne soit tombé malade gravement et qu'il soit hospitalisé. Alors j'ai téléphoné aux hôpitaux et aux cliniques du secteur, et tu sais quoi ? Pas de Jacques Landry !

Max se lève. Il n'a plus l'ombre d'un doute.

— Cela confirme ce que j'ai découvert chez lui ! déclare-t-il. Notre homme a bien pris des vacances précipitées, et je sais où il se trouve !

Amandine Claire écarquille les yeux de surprise.

— Comment ça, ce que tu as découvert chez lui ? Et comment ça, tu sais où il se trouve ?

Max prend sa veste et lui fait signe de la suivre, l'œil complice.

— J'espère que tu n'as rien de prévu, ma chère, car tu m'accompagnes ! Je t'expliquerai en route. On va tous les deux en camping à Bray-Dunes !

Chapitre 3

Le vent marin de Bray-Dunes

Au volant de son Austin rouge, Max Nowak roule vers Bray-Dunes. Assise confortablement au fond de son siège, à côté de lui, Amandine regarde le paysage défiler sous ses yeux, tenant entre ses mains les notes qu'elle a prises sur Jacques Landry.

Max, lui, ne parle pas, concentré en partie sur la route et en partie sur l'affaire Gribouille.

— C'est bien dommage que, de nos jours, le fait d'être amoureuse d'un homme plus âgé que soi pose problème, lâche tout à coup la photographe.

Toujours perdu dans ses pensées, son collègue ne lui répond pas. Ce qui n'empêche pas la jeune femme de continuer :

— Tu sais on ne choisit pas l'âge de l'homme dont on tombe amoureuse...

Puis, les yeux pétillants, chiffonnant machinalement les feuilles de son bloc-notes, elle ajoute en regardant Max :

— La maturité, le fait qu'il soit sûr de lui, c'est rassurant...

Sentant les grands yeux marron d'Amandine posés sur lui, Nowak renoue le fil de la discussion. Il hoche la tête.

— Oui, je sais. Les gens peuvent être méchants parfois quand ils ont du mal à comprendre une situation. J'espère que Jacques et Stéphanie pourront vivre pleinement leur amour...

Il tourne rapidement la tête vers sa passagère. Son regard et celui de sa partenaire se rencontrent... Max reporte aussitôt son attention sur la route.

— Du moins, précise-t-il alors, si notre bonhomme n'est pas le voleur que l'on recherche...

Amandine Claire masque un petit sourire.

Si Jacques Landry n'est pas leur voleur, leur affaire ne sera pas terminée. Dans ce cas, sa collaboration avec Max pourra encore durer quelque temps. Ce qui est tant mieux, elle adore travailler avec lui !

Elle se redresse.

— J'espère un jour vivre ce genre de passion où tout est possible, dit-elle alors doucement en se passant machinalement la main dans son carré auburn.

— Je te le souhaite ! sourit Max avant d'ajouter tristement : Être seul n'est pas toujours facile...

Son regard semble se perdre par-delà l'horizon de la route.

— Avec mon métier, ce n'est pas évident d'avoir une vie de couple digne de ce nom, précise-t-il. Je me dis parfois qu'il faudrait que je lève le pied...

Il a un petit rire gêné avant de tourner à nouveau la tête vers Amandine et de lui adresser un clin d'œil :

— Ne fais surtout pas les mêmes erreurs que moi. Ne vis pas que dans ton travail, et laisse la

porte ouverte à l'amour !

Amandine se laisse aller en arrière et rétorque en soupirant :

— Oui, mais ce n'est pas toujours si simple, tu le sais tout comme moi. Avec le travail que l'on fait, on ne compte pas nos horaires. On ne sait pas où va nous conduire notre article. Regarde aujourd'hui, je pars avec toi sur la côte mener cette enquête ! Tu as raison, il faut que l'on reste vigilant et que l'on sache mettre des limites afin que ce travail ne nous envahisse pas !

Semblant regretter d'avoir laissé un peu tomber le voile sur sa vie privée, Max coupe court à cet échange en annonçant, plein de dynamisme :

— Bon, on va bientôt arriver ! Refaisons un point sur Jacques Landry. Rappelle-moi ce que l'on sait à son sujet !

Amandine esquisse un sourire discret.

Lever le pied, pour toi, mon cher Max, c'est clair que ce n'est pas pour maintenant, pense-t-elle en dressant à nouveau le profil de leur suspect.

* * *

Bray-Dunes, Camping La rose des sables,

Le ciel est bleu au-dessus de Bray-Dunes. Un vent léger y pousse les quelques moutons blancs qui s'y sont égarés. À l'entrée du camping de *La rose des sables* s'étend un parking sur lequel s'alignent quelques camping-cars garés les uns derrière les autres.

De chaque côté de la grande entrée du camping poussent des arbustes fleuris, multicolores, desquels se dégage un agréable parfum. Une barrière empêche les véhicules de passer sans autorisation. De l'autre côté, une allée de cailloux blancs part se perdre au milieu des tentes et des mobile homes.

À l'arrivée de Max Nowak et d'Amandine Claire, un petit homme grisonnant, le haut du crâne dégarni, sort d'une maisonnette bleue attenante à la barrière. Un trousseau de clefs accroché à la ceinture de son pantalon, il s'approche des deux visiteurs. Semblant planer un peu, il leur dit avec un sourire serviable s'appeler Paul Leclerc, puis il leur demande l'objet de leur venue.

C'est Max qui répond.

— Bonjour, monsieur Leclerc. Ma femme et moi venons rendre visite à un ami de longue date. Sa petite amie nous a dit que nous pourrions le trouver ici. Il s'appelle Landry. Jacques Landry. Il a un mobile home dans votre camping...

— Ah, désolé, vous avez loupé votre ami de peu, leur apprend le responsable. Je l'ai vu partir il y a environ une demi-heure. Il faudra repasser !

Max joue la déception.

— Ah ? Mince, alors ! J'aurais bien aimé le revoir. C'est un chic gars, Jacques ! En plus, c'est un sacré joueur de pétanque, il a déjà remporté des trophées, vous le saviez ?

Paul Leclerc secoue la tête, un sourire d'excuse aux lèvres.

— Non, je ne le savais pas. Ici, il n'y joue jamais. En fait, c'est une personne très réservée, votre ami. Il vient ici surtout le week-end, avec sa petite amie...

Amandine intervient en se penchant au bras de Max.

— Tant qu'on est là, nous pourrions faire un tour, chéri, lui dit-elle avant de demander au responsable : Votre camping a l'air très accueillant, monsieur. Pourrait-on le visiter ? Nous aussi, nous aimerions bien nous offrir un mobile home !

Le visage du responsable s'éclaire de bonheur.

— J'ai justement un mobile home libre juste à côté de celui de Jacques. Il y a deux places et il est très coquet. Je peux vous le faire visiter dès que vous le souhaitez !

— Avec plaisir ! accepte Max en lui serrant la main, puis en le laissant en plan pour se diriger vers l'entrée. Nous allons attendre ce cher Jacques, et nous vous appellerons si jamais l'emplacement à côté de lui nous plaît !

Pris au dépourvu, Paul Leclerc les laisse pénétrer sur son camping.

* * *

Max et Claire traversent le camping en direction du mobile home de Jacques Landry. Tous les emplacements sont réservés et bien délimités. Par-ci, par-là s'étend du sable sur lequel poussent des oyats. L'ambiance est chaleureuse. Des gens se retrouvent déjà pour partager l'apéro autour de grandes tables.

Les deux journalistes arrivent devant l'emplacement de Jacques Landry. Celui-ci est encadré de troènes. Son mobile home est blanc, avec un escalier qui conduit à une porte d'entrée suffisamment haute pour ne pas avoir à se baisser. Juste en dessous de deux petites fenêtres aux rideaux bleus se trouvent un banc et une table de camping.

Max Nowak décide de fouiller l'intérieur du mobile home tandis qu'Amandine Claire surveillera si quelqu'un, Jacques Landry ou une autre personne, s'approche. À la base, il voulait que la photographe l'accompagne pour lui prêter main-forte en cas de problème. Jacques Landry n'étant pas un tendre, malgré son calme apparent.

Avant toute chose, le journaliste furète autour du mobile home. Il n'y découvre rien de spécial.

Puis, il entre. L'intérieur est peu décoré. Il n'y a aucun bibelot. Ne s'y trouvent que des choses utiles et pratiques pour la vie de tous les jours. L'endroit est équipé d'un lit relevable, dans le fond, d'un rangement par placards et d'une table de cuisine. Le lit est fait. Contrairement à son appartement abandonné, il n'y a pas de vaisselle dans l'évier. Tout est parfaitement rangé à sa place, excepté le journal du jour, qui traîne sur la table de la cuisine.

Max Nowak fouille partout. Il ne trouve aucun des objets dérobés, encore moins des indices qui prouveraient que Jacques Landry a accueilli un chat. Par contre, il découvre un autre poème. La feuille sur laquelle il est écrit était pliée en quatre et rangée dans l'un des tiroirs de la table de cuisine. Ce poème s'intitule *Le vent marin*. Le journaliste ne peut s'empêcher de le lire.

*J'aime ce vent léger
C'est le vent du large
J'aime ce vent léger
Le vent de la plage*

*J'aime ce vent léger
Son murmure dans l'air
J'aime ce vent léger
Le vent de la mer*

*À flots caressants
Qui passent, glissent, coulent*

*À flots caressants
On entend la houle*

*J'aime ce vent marin
J'aime ce doux soleil
D'un matin vermeil
J'aime ce vent marin.*

À la fin du poème, Jacques Landry indique à nouveau sa source d'inspiration, c'est-à-dire le poème *En plaine près de la mer* de Fernand Gregh, né en 1843 et décédé en 1915. Max Nowak connaît cet auteur. Il a lu deux livres de lui : *Les clartés lunaires* et *L'âge de fer*.

Dans ce tiroir, le journaliste trouve un calepin avec d'autres poèmes de Jacques Landry. Max range tout cela, dépité.

Mais pourquoi suis-je venu ici ? Jacques Landry a, certes, une belle prose, mais il n'a pas le profil d'un voleur... À moins qu'il ne tire une certaine poésie de l'histoire des objets qu'il a volés...

* * *

Bredouille, Max Nowak rejoint Claire, l'air pensif tout en se grattant la tête.

La photographe l'attend derrière les troènes, rassurée qu'elle n'ait pas dû écourter sa fouille.

Elle se rapproche de lui, le plus naturellement possible pour éviter d'éveiller les soupçons si quelqu'un devait les observer. Max lui explique rapidement qu'il n'a rien trouvé, excepté le poème, et lui propose d'attendre le retour de Landry.

Au bout d'une heure, leur suspect n'a toujours pas pointé le bout de son nez. Max et Claire commencent à faire les cent pas, tout en essayant de rester sereins. Néanmoins, leurs mouvements témoignent de leur agacement et de leur impatience. Claire tente d'entrer en communication avec Max, mais celui-ci reste perdu dans ses pensées, lui répondant brièvement. Amandine finit par se taire, quelque peu déçue du comportement de Max à son égard.

Trente minutes plus tard, ne voyant pas arriver Jacques Landry, Max décide de retourner à la voiture. Après cette fouille vaine et cette attente tout aussi vaine, il est inutile de rester plus longtemps. Quelque chose lui dit que Landry ne reviendra pas.

Sur le chemin, très silencieux, le journaliste jette de petits regards à Amandine. Celle-ci semble boudeuse, et il se demande s'il n'a pas été trop peu à son écoute lorsqu'elle lui parlait.

De retour à la voiture, après avoir salué le propriétaire et lui avoir juré qu'ils reviendraient, ils quittent les lieux l'esprit très accaparé par la déception d'avoir fait chou blanc. À peine ont-ils démarré que Jacques Landry sort de derrière l'un des camping-cars et rentre rapidement dans le camping.

Chapitre 4

Une affaire de drogue

Quartier des Hauts de Lens
24 mars,

Max Nowak et Amandine Claire ont décidé d'interroger les victimes des autres vols. Jacques Landry étant introuvable, ils ont besoin d'autres éléments pour orienter leur enquête. « Manquerait plus que l'on chasse un fantôme et que celui-ci n'y soit pour rien », a fait remarquer Max. Ce à quoi a souscrit Amandine. Pour mener leurs interrogatoires, ils se sont réparti la tâche.

Amandine est allée parler au jeune homme d'une vingtaine d'années à qui l'on a volé le scooter. Celui-ci se prénomme Cédric. Il habite au 5^e étage d'un des immeubles du quartier. Quand elle s'est présentée à la porte de son appartement et qu'elle a annoncé la raison de sa venue, le jeune homme était très heureux. Son scooter n'a toujours pas été retrouvé. Ce qui ne manque pas de le mettre en colère. Son scooter lui servait pour se rendre à son travail.

Cédric est manutentionnaire. Il travaille au *4 Murs*, une entreprise de tapisserie. C'est un travail qui lui tient à cœur, car celui-ci lui plaît et lui permet de vivre. Du coup, il a dû ressortir son vieux vélo. Se rendre à son travail est redevenu plus fatigant. Il va moins vite, et les trajets sont plus longs. Il doit donc se lever plus tôt qu'avant.

Ce scooter, Cédric se l'est acheté à la sueur de son travail. Vivant au 5^e étage, il n'a rien vu et rien entendu le jour du vol. Comme chaque jour, se levant de bonne heure pour son boulot, il s'est rendu au local à vélos pour se rendre compte que celui-ci avait été forcé pendant la nuit. Il y avait deux vélos et un autre scooter, mais seul le sien a été volé. En découvrant ça, le jeune homme est rentré dans une rage incontrôlable.

— C'est quelqu'un qui me veut du mal, j'en suis sûr ! a certifié Cédric à la photographe.

Ça pourrait se tenir, a songé Amandine Claire, *s'il n'y avait pas toutes les autres victimes. À moins que le voleur ne leur en veuille aussi... Ou que celui-ci ait été au courant de la manière dont il se l'est payé...*

Elle a pris congé du jeune homme en lui jurant que tout serait fait pour que son outil de travail soit retrouvé, puis elle est partie rencontrer Jean. L'homme à qui l'on a forcé la voiture pour lui dérober le CD de Johnny Hallyday qui se trouvait dans son autoradio. Ayant eu sa description et son adresse auprès d'Édith Bouchendhomme, la photographe le rencontre par hasard sur le parking situé à l'arrière de la tour Blois, où l'homme a son appartement. Sa voiture est une Fiat bleue. Il s'agit d'un ancien modèle, en bon état, qu'il entretient visiblement de manière régulière. Au niveau du rétroviseur intérieur pendouille une photo de son idole : Johnny Hallyday.

Jean est dans sa voiture en train d'écouter une chanson de son idole préférée. Amandine

l'interpelle en frappant à la vitre de sa portière avant. Jean sort de sa voiture en furie.

— Que me voulez-vous ? lui demande-t-il méchamment.

Jean est un homme d'environ soixante ans. Grand, les cheveux grisonnant, habillé de jeans et d'un sweat à effigie de Johnny Hallyday. Il sent l'alcool.

Amandine ne se laisse pas impressionner.

— Monsieur, je suis là pour enquêter sur le vol de votre CD, et calmez-vous, sinon, je laisse tomber cette affaire et je m'en vais !

Jean se calme aussitôt, surpris que l'on s'intéresse à son cambriolage. Mais il est content que l'on prenne cette histoire au sérieux. Il faut dire qu'il ne s'agit pas de n'importe quel CD ! C'est le CD de Johnny Hallyday, tout de même !

— Bon, dites-moi ce que ce CD avait de si particulier pour vous, lui demande la photographe.

Celui-ci doit avoir une histoire, comme pour le scooter ou pour Gribouille et son collier. Sinon, pourquoi ne lui avoir pris que ce disque laser ? Il doit certainement en avoir d'autres dans sa voiture. Et pourquoi aller l'extirper de l'autoradio ?

De la colère dans la voix, Jean lui explique qu'il y tenait, car il l'a acheté au moment de la mort de son idole. C'était comme un hommage de sa part.

— On pourrait respecter sa mémoire, quand même, ajoute-t-il avec beaucoup de tristesse dans la voix avant de s'énerver à nouveau : J'ai découvert le vol quand j'ai voulu prendre ma voiture ! La porte avait été forcée, genre avec un pied de biche, et on avait réussi à allumer le contact. Au début, j'ai cru qu'on avait voulu me piquer ma bagnole, et puis j'ai remarqué que mon lecteur audio était ouvert. Et il était vide ! Mon CD avait disparu ! Alors, j'ai pensé tout d'suite à ce jeune !

— Un jeune ?

— Oui, mademoiselle ! J'ai vu un jeune rôder autour de mon véhicule. Il avait à peine seize ans ! Je m'souviens à quoi il ressemble ! J'ai donné la description de ce sauvageon à la police, mais pour l'instant, je n'ai eu aucune nouvelle ! Vous la voulez, vous aussi ?

Amandine acquiesce, et Jean lui donne la description du sauvageon en question : celui-ci était vêtu d'un pantalon en jeans avec des chaussures noires. Il était coiffé court et portait des lunettes ainsi qu'une casquette blanche.

Amandine fait la moue, sceptique. Elle ne pense pas que ce soit ce jeune, car on n'écoute pas du Johnny Hallyday à son âge... Néanmoins, elle en prend note. Il ne faut négliger aucune piste dans cette affaire.

* * *

De son côté, Max Nowak est avec Marie Ombroie, l'amie de la concierge, qui vit dans l'un des immeubles voisins et à qui l'on a volé la mèche de cheveux qu'elle gardait dans son portefeuille. Marie Ombroie est une dame de soixante ans toujours très active.

Max la rencontre à la salle Fouquet, où elle se rend toutes les semaines pour suivre des cours de fitness. La salle Fouquet se trouve au niveau des terrains de football à côté de l'école maternelle. C'est une salle immense, aux murs blancs couverts de dessins représentant les activités que l'on peut y faire.

La sexagénaire est en train de s'entretenir sur un tapis de marche. Ce qui fait penser à Max qu'il devrait retourner à la piscine faire quelques longueurs. Il pourrait ainsi améliorer sa condition

physique. Voici un bail qu'il ne s'y est pas rendu. Il faut dire qu'avec son travail, il n'a pas beaucoup de temps pour se divertir.

Quand Max lui a annoncé l'objet de sa présence, la sexagénaire a cessé aussitôt sa marche forcée et est descendue de son tapis. Elle a repris son souffle avant d'expliquer au journaliste qu'elle avait retrouvé son portefeuille en bas de chez elle sans la mèche, mais avec tout son argent dedans. Chose incroyable ! Elle n'en revenait pas. Quant à la mèche, elle y tenait beaucoup, car il s'agissait de celle de son fils, Hugo, recueillie quand elle lui a coupé les cheveux pour la première fois.

Elle a découvert le vol complètement par hasard. Un jour, en rentrant chez elle, elle a trouvé un portefeuille qui ressemblait étrangement au sien. Elle l'a ramassé et s'est rendu compte qu'il s'agissait vraiment du sien ! Elle est un peu tête en l'air et ne s'était pas rendu compte qu'il avait disparu de son sac. Ses papiers, son argent ; tout y était, sauf la mèche. Elle a fouillé un petit moment son portefeuille, mais les cheveux de son fils avaient bel et bien disparu...

Très déçue par ce vol, elle demande à Max de faire tout son possible pour la retrouver, ce dont l'assure le journaliste. Celui-ci la quitte, les méninges en ébullition.

À la suite de ce premier témoignage, il en arrive aux mêmes conclusions qu'Amandine Claire : Le voleur savait ce qu'il cherchait...

Ce que lui confirment les rencontres suivantes.

Max part en direction du stade Bollaert pour interroger Marie-France Defrance, la vieille dame rencontrée par Édith Bouchendhomme à la boulangerie. Marie-France Defrance reste dans une petite maison de plain-pied située dans la Citée des Fleurs.

Elle lui dit aussitôt qu'elle a sept petits-enfants : Rodolphe, 21 ans ; Arthur, 19 ans ; Romain, 24 ans ; Quentin et Clémentine, 16 ans ; Noah, 15 ans, et Clara, 12 ans. Ce faisant, elle ne peut s'empêcher de raconter quelques anecdotes à leur sujet, ou encore ce que certains d'entre eux font dans la vie. Max l'écoute patiemment sans l'interrompre. Puis, la vieille dame lui explique qu'elle était en train de faire ses courses à la supérette du quartier quand elle a été cambriolée. Le voleur est reparti avec l'album photo de ses petits-enfants. Celui-ci a une grande importance à ses yeux, car, dedans, se trouvent les photos de ses petits-enfants médaillés lors de toutes les compétitions sportives auxquelles ils ont participé, et ce, depuis leur plus jeune âge !

Vient le tour du facteur qui habite deux rues au-dessus de l'immeuble de la concierge. L'ami d'Édith Bouchendhomme est en pleine tournée quand Max le rencontre.

Le facteur est un homme de trente-six ans aux yeux bleus, aux cheveux blonds et au physique d'athlète à force de faire du vélo. Il est coiffé d'un béret. Très content, l'homme parle facilement. Il est soulagé que quelqu'un s'intéresse à la disparition de sa collection de timbres. Ces derniers temps, il avait entendu les gens se plaindre de vols, et voilà que ça lui arrive ! Mais de là à ne lui prendre que ses timbres, il ne comprend pas. Quel étrange voleur... Pour autant, cela ne lui rend pas le sourire. Cet album avait son importance, car il se transmettait de père en fils. En plus, il y avait des timbres de valeur à l'intérieur, mais bon, pas de quoi rentrer chez les gens pour les cambrioler. À moins que le voleur ne soit philatéliste, ce dont prend note mentalement le journaliste.

Le facteur raconte que le voleur s'est introduit par-derrière chez lui, mais sans effraction. En effet, il laisse toujours sa porte entrouverte pour que son chat puisse entrer et sortir à sa guise. En apprenant cela, une nouvelle certitude se fait jour dans l'esprit de Max : le voleur de Gribouille connaît les habitudes de ses victimes !

Mac Evan's, Lens
21 heures

Il y a du monde, aujourd'hui, dans le pub irlandais. Des gens sont installés au comptoir, d'autres sont assis autour d'une table devant un verre. Les lumières tamisées, qui éclairent les tables, donnent à l'endroit une ambiance des plus intimes. Ce qui contraste avec l'engouement de la musique irlandaise que diffusent des enceintes disposées dans tout le bar.

Max Nowak et la capitaine Roquette sont installés au fond de la salle sur de grosses banquettes, isolés des autres clients. Détendus, ils sont contents de se retrouver. Cela fait un mois qu'ils ne se sont pas vus. Roquette travaille pour la Police Judiciaire de Lille en tant que capitaine. C'est une belle femme, très élégante, aux longs cheveux bruns et aux yeux d'un bleu glacial. Svelte et grande, l'officière est habillée d'une petite veste de cuir bordeaux, bien cintrée, ouverte sur un maillot à bretelle, d'une jupe assez courte et de chaussures à hauts talons. Elle ne se sépare jamais de son grand sac à main aux couleurs « flashies ». La tenue de l'officière plaît bien à Max Nowak, mais ce n'est pas la seule chose qu'il apprécie chez Roquette. Pour lui, c'est une policière de bon niveau et très efficace.

Tous deux boivent une bonne bière brune.

— Comment vas-tu ? demande Max à la capitaine de la PJ lilloise. Tu es sur quelque chose en ce moment ?

Roquette trempe ses lèvres très tranquillement dans son verre avant de lui répondre.

— Oui, moi, ça va. On est sur une grosse affaire en ce moment.

Elle soupire en secouant la tête de gauche à droite, semblant un peu inquiète.

— Ta mère va bien ? s'enquiert Max.

Roquette cherche dans sa poche un paquet de cigarettes, avec lequel elle joue nerveusement.

— Oui, elle va très bien. Elle est super heureuse, le personnel de la maison de retraite s'occupe très bien d'elle ! Cela me soulage de savoir ça, mais je dois t'avouer que je m'en fais quand même pour elle...

Elle change aussitôt de sujet de conversation.

— Et toi ? Comment vas-tu ? Tu n'as toujours pas rencontré quelqu'un ?

— Non, je n'ai pas le temps, lui répond-il en regardant sa bière. Je travaille beaucoup en ce moment, tu sais...

Roquette rigole :

— Si tu continues à travailler autant, tu finiras célibataire !

Le journaliste lève les yeux vers elle, son regard exprimant une certaine profondeur.

— Je sais, je sais, mon travail m'accapare pas mal, acquiesce Max avant de préciser, déterminé : je le prends très à cœur. Mais j'aimerais arriver à concilier vie professionnelle et vie familiale, du moins, si je devais en avoir une...

Il change à son tour de sujet de conversation.

— Tiens, au fait, justement, au sujet de mon travail, je voudrais te parler d'une enquête pour laquelle je piétine.

Max lui parle de l'affaire Gribouille et lui demande si elle aurait entendu parler de quelque chose.

Roquette secoue la tête, désolée.

— Ceci ne me dit rien... Mais je vais me renseigner là-dessus...

Max acquiesce.

— C'est dommage, dit-il sans être trop surpris.

Il s'y attendait un peu.

— Ta grosse affaire, enchaîne-t-il, ce ne serait pas une affaire de drogue ?

L'officière émet un sifflement admiratif.

— Tu es vraiment au courant de tout, toi ! Effectivement, tu as raison. On a une piste, mais elle reste vague. On sait juste que les revendeurs se trouveraient dans le secteur de Lens... Bien sûr, cela reste confidentiel ! J'ai ta promesse de ne rien sortir là-dessus ?

— Bien sûr, tu me connais ! Motus et bouche cousue, jusqu'au moment où tu auras démantelé ce réseau. Ce dont je ne doute pas !

Roquette rigole à nouveau.

— Dans ce cas, si tu tombes sur quelque chose, je te laisse carte libre. Mais garde bien en tête que cette enquête, c'est top secret !

* * *

Max Nowak quitte le *Mac Evan's*. Il sort une cigarette, la dernière de son paquet.

Il est déçu, il n'a pas du tout avancé dans l'affaire du vol de Gribouille. Il pense au chat, puis à Édith Bouchendhomme. Il a de la peine.

Tout est possible, songe-t-il avec horreur. *Espérons le meilleur pour ce chat...*

Il souffle sa dernière bouffée de nicotine vers le ciel et décide de rentrer chez lui pour aller dormir un peu. Il aura les idées plus claires demain matin.

Mais avant, il doit s'acheter un paquet de cigarettes.

Il entre dans un bureau de tabac situé non loin du pub irlandais.

Une petite file d'attente s'étire devant le guichet. Le journaliste la rejoint. Deux clients arrivent et prennent, eux aussi, leur tour. Parmi eux se tient un homme, à la trentaine d'années bien avancée, vêtu d'une chemise, d'une cravate avec des jeans et des baskets de marque. Les cheveux bruns sous une casquette d'un rouge vif, il porte la moustache. Il a un magazine sous le bras. Ses yeux, d'un bleu méchant, se posent avec dureté sur tout ce qui l'entoure. Quant aux traits de son visage, ils donnent l'impression que l'homme est constamment sur le point d'exploser de colère.

Max commande et paye machinalement son paquet de cigarettes. Dans sa tête, le vol du chat d'Édith Bouchendhomme, l'histoire de cet animal et de son collier, les témoignages récoltés par Amandine et lui sur les objets dérobés, ainsi que les remarques de Roquette sur sa vie privée se mélangent pour aboutir à une question :

Si le voleur de Gribouille devait s'introduire chez moi, avec quel objet partirait-il ?

Après de longues secondes de réflexion sans réponse, Max conclut que le voleur ne trouverait rien.

Ma vie est d'une tristesse, songe-t-il tout en rejoignant la sortie, très déçu du vide dans son existence.

Absorbé dans ses pensées, il bouscule l'homme à la casquette rouge.

— Hé, faites attention ! s'écrie aussitôt l'individu d'un ton agressif.

Embarrassé, Max tente de s'excuser, mais l'autre ne lui en laisse pas l'occasion.

— Hé, mais j'veous reconnais ! s'emporte-t-il. Vous êtes ce Nowak, là ! Le journaliste de la *Voix du Nord* ! Ah, ces journalistes, tous les mêmes ! Vous vous permettez beaucoup de choses !

Vous feriez n'importe quoi pour avoir la une ! Ouais, vous tueriez père et mère. En plus de tout ça, vous êtes tous des menteurs !

Max s'excuse une nouvelle fois, décidant de ne pas répondre à ces propos. Car il est clair que l'autre ne veut pas en rester là. Il quitte rapidement le bureau de tabac.

— Va-t'en ! lui crie l'homme à la casquette rouge en se tenant bien droit et en le pointant de l'index. Tu n'es qu'un sale journaliste qui préfère prendre la fuite ! Espèce de charlatan !

Chapitre 5

Impasse

*Lens, avenue Van Pelt
25 mars,*

Max Nowak commence sa matinée bien calé au fond d'un grand fauteuil, dans son salon où, un café à la main, il écoute la musique que diffuse un poste radio Hi-Fi posé sur un tabouret en bois.

Son appartement, à la façade écrue agrémentée de briques rouges, est situé non loin du centre-ville et du commissariat, dans un coin calme et silencieux. Toutes ses pièces sont sens dessus dessous. Du linge traîne partout, notamment sur ses radiateurs « grille-pains » comme il les appelle. Une odeur nauséabonde de cigarette flotte dans chaque pièce. Dans la cuisine, la vaisselle s'entasse dans l'évier. Des cannettes vides de soda traînent sur la table du salon. Des journaux sont empilés par-ci, par-là. Ayant une vie bien occupée par ses enquêtes, Max n'a pas vraiment le temps de s'occuper à ranger et à nettoyer. Ce qui ne le gêne pas. Il ne prête aucune attention particulière au désordre qui règne chez lui.

Sa tasse n'est pas encore terminée qu'il se lève pour passer de son salon à la pièce qu'il lui sert de bureau. Il y finit son café tout en lisant, assis sur sa chaise de bureau, les écrits de ses confrères de *La Voix du Nord*, ainsi que ceux des autres journaux de la presse régionale et nationale. Il s'intéresse aussi bien à ce qui se passe ailleurs que chez lui qu'au travail de ses confrères.

Il s'arrête un instant de lire pour rêver. Il se voit devenir rédacteur en chef ou, pourquoi pas, grand reporter et peut-être qu'à un moment donné, quoi qu'en dise Roquette, il retrouvera une petite amie.

Ses rêves s'évanouissent d'un coup. Son visage s'assombrit. Il est tellement obnubilé par sa carrière qu'il risque surtout de passer le reste de sa vie seul !

Il écarte la vision de ce triste avenir pour réfléchir au prochain article dont il sera l'auteur. Celui-ci concernera le traitement de l'eau potable dans le secteur. Il l'a proposé avant-hier, tandis qu'il attendait le retour d'Amandine, et le rédacteur a accepté son sujet. Puis, il pense à l'affaire que lui a confiée la concierge. L'enquête est plus difficile à mener qu'il ne l'aurait cru.

Fixant le mur, le menton posé sur la main, il fait le point. Il est clair que le voleur de Gribouille ne recherche pas la valeur économique du bien dérobé. Il prend des choses précises, en lien avec l'affection que leur portent les propriétaires.

Il recherche la valeur sentimentale de ces objets, ressasse Max Nowak.

De plus, malgré les effractions, le voleur sait rester discret et ne s'est montré violent avec personne pour commettre ses larcins...

Mais le resterait-il s'il se retrouvait confronté aux propriétaires des objets ? s'interroge le journaliste. Est-ce un « gentil », comme on dit ? Ou peut-il se montrer violent, comme Jacques

Landry ?

Max n'en a aucune idée. Il sait juste que, chez Édith, le voleur n'a pas fait de mal aux chats. Il a même refermé la porte avant de partir. Certainement pour éviter que ces félins ne se sauvent... Ou alors pour ne pas attirer l'attention sur l'effraction, bien que cela n'aurait servi à rien, vu l'état de la serrure. Une porte ouverte avec un pied de biche, ça se remarque très vite. Et puis, quel intérêt y aurait-il à ça ? Une fois son forfait accompli, plus rien ne compte, non ?

Le journaliste hoche la tête pour lui-même. Il est certain que le voleur a voulu empêcher les autres chats de sauver.

Comme pour ne pas faire plus de peine à ses victimes...

Autre point important et non des moindres : il semble connaître les habitudes de ses victimes, intervenant quand elles ne sont pas là et sachant chaque fois où chercher : en effet, aucun des lieux visités n'a été mis sens dessus dessous.

Il a un but, c'est sûr, mais lequel ? Chercherait-il à faire du mal aux propriétaires de ces objets ? Comme le jeune homme au scooter le pense ? Dans ce cas, il n'aurait rien d'un « gentil »...

Quant à la culpabilité de Landry...

Les neurones de Max carburent à fond !

Le professeur est un poète. En tant que tel, il pourrait n'être intéressé que par ce qu'il crée, et non par ce que produisent les autres. Ce qui, d'une certaine manière, est le cas des objets qui ont été volés. En s'y attachant, en leur donnant une histoire particulière, on invente une œuvre, on la crée... Mais est-ce que la valeur des choses appartenant aux autres intéresserait Jacques Landry, en tant que poète ?

S'il jalousait ces créations, certainement... Ce qui n'a pas de sens. Landry a déjà été publié et il n'est pas en manque d'inspiration pour ses poèmes.

Le journaliste pose sa tasse vide, il se lève de sa chaise de bureau et s'allume une cigarette. Il fait les cent pas tout en fumant et en réfléchissant à voix haute :

— Nous n'avons rien trouvé, ni chez lui ni à son mobile-home. Je le vois mal se trimballer avec tous les objets volés d'un lieu à un autre. Non, même si j'ai l'impression qu'il joue à cache-cache avec nous, Landry n'est pas notre coupable. Les vols ne correspondent pas à son personnage...

Sentant qu'il s'éloigne du sujet, Max écarte le professeur de ses pensées, pour se concentrer sur une question plus concrète : Comment le voleur sait-il précisément où se trouvent les objets ?

Il s'assoit, écrase sa cigarette dans sa tasse de café vide et commence à griffonner sur une feuille volante. Il note dessus les noms et prénoms des victimes et le lieu où elles habitent.

— Il doit y avoir un lien entre elles, mais quoi ? Ou qui ? se questionne Max avant de s'écrier : Mais, oui ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plutôt ?

Cela saute aux yeux : le voleur fait partie de l'entourage des victimes. Oui, c'est l'évidence même ! Peut-être même habite-t-il leur quartier ?

Il va donc lui falloir chercher dans les fréquentations de toutes les victimes, ce qui fait beaucoup de personnes à contacter et à auditionner. Néanmoins, il a un autre suspect en vue : le jeune homme à la casquette blanche aperçu par Jean !

* * *

*Piscine des Hauts de Lens,
Fin de matinée*

Max Nowak s'apprête à plonger dans le grand bassin. À ses pieds monte le bruit du clapotis de l'eau qui vient se jeter sur les bords.

Le bassin devant lequel se tient le journaliste est aux normes olympiques, avec des rangées de bouchons blancs et rouges. Des gens y nagent en parlant fort. Dans un bassin à l'écart, des cours d'aquagym sont donnés à une dizaine de personnes sur une musique rythmée. Elles tapent avec leurs bras dans l'eau, faisant également des mouvements de jambes tout en marchant. Tout ce bruit s'ajoute à celui, assourdissant, qui résonne déjà dans la piscine : le bruit des autres personnes, qui, elles, sont libres de leurs mouvements et papotent entre elles, ou encore les cris des enfants qui s'en donnent à cœur joie. Dans un bassin à côté, un jeune homme apprend à un petit groupe de personnes à nager. Ses élèves doivent passer leur tête en dessous de l'eau, ce qui entraîne donc encore du chahut. Tout comme les gens qui jouent au ballon en criant comme des sauvages, ce qui entraîne des échos qui s'en vont s'écraser sur les murs bleus et blancs de la piscine, où sont dessinés des personnages en train de nager au milieu de vagues.

Max aime bien cette ambiance. Cela faisait longtemps qu'il n'était pas venu faire quelques longueurs ici.

La piste du jeune homme à la casquette n'a rien donné. Aucune des victimes qu'il a interrogées ne le connaît. En désespoir de cause, se souvenant de sa rencontre avec le facteur, il leur a demandé si elles avaient un philatéliste dans leur fréquentation. Ça n'a été le cas de personne.

C'est autre chose, mais quoi ? s'interroge Max. *Cette enquête est loin d'être terminée !*

Il sait qu'il doit trouver de nouveaux liens entre ces personnes. Interroger à nouveau toutes les victimes et tenter de connaître leur emploi du temps à l'époque des vols... Ce qui va être long, mais il ne voit que ça... Dès lors, leur point commun pourrait lui sauter aux yeux.

Autant chercher une aiguille dans une botte de foin, j'aurais plus de succès..., songe-t-il avec un sourire amusé.

Qu'à cela ne tienne ! Ce genre de défi et de travail ne l'a jamais effrayé !

Mais avant de s'y remettre...

Pensant à ce que lui a dit Roquette, il a décidé de se prendre une pause et d'aller se faire deux ou trois longueurs. Il aime bien nager, c'est l'un des rares loisirs qu'il pratique encore de temps en temps. Et puis, cela l'aidera à faire le vide dans sa tête pour mieux réfléchir ensuite.

* * *

Max a terminé ses longueurs. À bout de souffle, il passe par la douche, puis retourne à son vestiaire en songeant qu'il fume beaucoup trop. Il a dû s'arrêter toutes les deux longueurs pour recracher ses cigarettes. Mais, malgré ça et les efforts qu'il a dû réaliser, il se sent bien.

Les vestiaires de la piscine sont bleus pour les hommes et rouges pour les femmes. Ils sont rangés en rang d'oignon. Le professeur d'aquagym arrive au même moment. Sa cabine est située à côté de celle de Max.

Le professeur est plutôt bel homme. La quarantaine d'années, un corps sculpté pour le sport, il est coiffé d'un bonnet de bain noir et porte un slip de bain rouge.

Les deux hommes se regardent et se saluent.

— Je fais une pause entre deux cours, explique le professeur avant de se présenter : Je m'appelle Éric.

— Et moi, c'est Max, précise le journaliste en lui serrant la main.

Éric s'étire et engage la conversation :

— Ça fait du bien de se vider la tête, et l'eau est super bonne ! Vous devriez venir plus souvent ! Cela fait longtemps que je ne vous ai pas vu ici, et c'est bien dommage. Je vous ai observé, vous avez un bon jeu de jambes, vous savez ? J'en discutais avec Pierre, mon assistant. C'est le jeune homme qui donne des cours de nage. Il est d'accord avec moi. Mais pensez à bien respirer et à souffler pendant l'effort ! Si vous veniez plus souvent, je suis certain que vous n'auriez plus à prendre de pause entre deux longueurs !

— Le travail me prend beaucoup de temps en ce moment, vous savez..., s'excuse Max, un peu gêné.

Il ne s'était pas rendu compte que le professeur d'aquagym l'avait remarqué.

— Il faut faire autre chose de temps en temps, lui conseille ce dernier. Prendre du temps pour soi est important... Venez un jour à la salle de sport Fouquet. J'encadre aussi une activité de fitness. Je vous ferai travailler votre souffle. Essayez, et vous verrez. Tenez, voici ma carte ! Max la prend en lui assurant qu'il y réfléchira, puis il rentre dans sa cabine pour se rhabiller.

Une fois ses vêtements passés, il lace ses chaussures.

Roquette et, maintenant, ce professeur ! À croire qu'ils se sont donné le mot, ressasse-t-il en se levant.

Il soupire. Il va lui falloir sérieusement penser à changer de rythme de vie. Mais avant, il doit à tout prix retrouver Gribouille et les autres objets volés !

* * *

*Mac Evan's, Lens
13 heures*

Max est accoudé au bar irlandais où il a l'habitude de rencontrer Roquette. Devant lui, un café en train de refroidir. Ses mains jouent avec le biscuit qui accompagnait sa caféine et qu'il fait tourner entre ses doigts. À côté de sa tasse, une feuille sur laquelle il a noté les noms des victimes du voleur de Gribouille. Il est en train de réfléchir aux meilleures questions à leur poser afin de trouver un point commun qui le mènerait au coupable. Il faudra déjà lister leurs fréquentations...

Bien sûr, il ne sera pas seul sur ce coup. Il a Amandine Claire avec lui. Il pense à la photographe. Elle est encore jeune dans le métier, mais elle cherche à bien faire en y mettant toute son ardeur, ce qui paye sans conteste. Elle est d'une efficacité redoutable ! Depuis qu'elle le seconde, son travail s'en retrouve allégé. Ce qui lui permet d'aller vers l'essentiel. Avec elle à ses côtés, il réussira à retrouver le chat d'Édith Bouchendhomme !

Préoccupé, le journaliste songe à Gribouille.

Le pauvre chat... Où se trouve-t-il ? Est-il nourri depuis ce vol ? J'espère qu'il n'a pas été enfermé dans une cage, ou pire...

Il revient à sa liste de questions, tout en continuant de faire tourner son biscuit. Au bout de quelques minutes, son esprit se détourne vers Jacques Landry. L'amoureux de la Fadette n'a pas refait surface. Il n'est toujours pas rentré chez lui, et a déserté son mobile-home. Amandine l'a appris après avoir téléphoné au responsable du camping, qui lui a dit que leur suspect était revenu peu après leur départ pour plier bagage dans la demi-heure qui a suivi ; elle le lui a appris il y a trente petites minutes.

L'idée que le professeur de français joue à cache-cache avec lui se confirme donc. Mais pour quelle raison ? Mystère et boule de gomme !

— Vous ne savez pas quoi, monsieur Nowak ? l'interpelle tout à coup Pierre, le serveur. On a volé un maillot de foot dans un bar, du côté de la cité des provinces... Incroyable, non ?

Max cesse de jouer avec son biscuit et lève la tête de son café, surpris, pour regarder le serveur. Grand et bedonnant, une boucle à l'oreille gauche, Pierre connaît bien Max. À force de le voir venir régulièrement ici, seul ou avec Roquette, ils ont lié connaissance.

Le serveur se passe la main sur sa barbe bien taillée en hochant vigoureusement la tête.

— Oui, c'est comme je vous l'dis ! C'était un maillot signé par Daniel Leclerc. Le gars, il avait été joueur et entraîneur du RC Lens dans les années 80, c'est pas rien ! La serveuse du café et ses habitués, ils y tenaient, à ce maillot, vous pouvez me croire !

Max Nowak n'en revient pas. *Se pourrait-il que le voleur de ce maillot soit mon homme ?*

Pierre part servir un mètre de bières à quelques clients et revient ensuite derrière le bar. Il prend un torchon pour essuyer les verres et continue la discussion.

Il explique alors à son client qu'il rencontre souvent des supporters du RC Lens qui fréquentent ce bar où a eu lieu le vol. Ce bar s'appelle *Le Ch'tit coin d'Paradis*. Il le connaît très bien, car, petit, il y allait avec son père. Il lui arrive de s'y rendre encore, quelques fois dans l'année, pour y boire une bière. La serveuse, là-bas, c'est Yvette Pruvost. Ce que le serveur aime chez Yvette, c'est sa curiosité et son rire. Elle est au courant de beaucoup de choses, notamment de ce qu'il se passe à Lens et, surtout, dans la cité où se trouve le café. Les clients se confient beaucoup à elle. En effet, elle sait être à l'écoute, aimable et compatissante.

— C'est un bon petit troquet, précise-t-il. Il est fréquenté par des personnes âgées qui y jouent à la belote et au 421. Et puis, il y a des assidus et des mordus de foot. Malheureusement, il y a eu ce vol... Vous savez, monsieur Nowak, c'est un malhonnête d'avoir dérobé ce maillot ! On vole de tout, maintenant ! On vit dans un temps où les jeunes sont livrés à eux-mêmes. Y a aussi des gars qui sont des refoulés et qui sont appelés à consommer pour se sentir mieux !

Max acquiesce ; il comprend, ressentant lui-même du désespoir envers cette population laissée à l'abandon.

— C'est certainement des loubards, qui rôdaient autour de son café, qui ont fait l'coup ! conclut Pierre.

Le journaliste n'en sait rien, mais il compte bien aller là-bas pour en savoir plus, même s'il reste dubitatif. Néanmoins, les informations du serveur appellent à être vérifiées...

— Bien, je vous remercie, lui répond Max Nowak, qui se lève de son tabouret et abandonne café et serveur pour se précipiter vers la sortie du bar irlandais.

* * *

Au moment où le journaliste sort du bar, la sonnerie de son téléphone retentit. Il prend l'appel.

C'est Édith Bouchendhomme. Le journaliste sait que le temps qui passe sans résultats l'a rendue triste et désabusée.

— Ne vous inquiétez pas, Édith, la rassure-t-il aussitôt. Jusqu'à maintenant, je n'avais pas du tout avancé, mais...

Il s'apprête à lui révéler qu'il a une piste, mais la concierge lui grille la politesse.

— Oh, ne vous inquiétez pas pour moi, j'ai repris du poil de la bête, et j'ai enquêté de mon côté !

Max n'est pas surpris.

Elle souffre trop pour rester sans rien faire..., se dit-il.

Effectivement, Édith Bouchendhomme est bouleversée par la perte de Gribouille. Que faire, si ce n'est toujours chercher ?

— Je vous appelle pour vous dire que j'ai une piste ! lui annonce la concierge. Je me suis souvenue qu'il y avait eu, dans mon immeuble, au moment de Noël, un vol. Dans les étages, on a volé les illuminations de Noël qui étaient accrochées aux murs. Ce sont les locataires qui se sont cotisés pour les acheter. Ils voulaient décorer notre immeuble. Je m'en suis souvenue parce que j'ai croisé aujourd'hui certains locataires qui parlaient de ces guirlandes afin d'en racheter pour cette année. Alors je suis allée voir le locataire qui m'avait signalé ce vol. Au cas où celui-ci aurait un lien avec mon chat Gribouille. Il y avait des guirlandes juste devant son appartement. Du coup, je me suis dit qu'à l'époque, il avait peut-être vu un suspect. C'est ce que je lui ai demandé. Mais en lui parlant de Gribouille et des autres vols, il s'est comporté bizarrement...

— Bizarrement ? répète Max, surpris. C'est dire ?

— Il a été très désagréable avec moi ! s'énerve la concierge. Vous savez ce qu'il m'a dit ?

— Euh, non... Je ne sais pas.

La concierge prend une grosse voix.

— « Madame Bouchendhomme, je pense que ce n'est pas à vous d'enquêter sur ce vol. Je pense que votre travail est d'entretenir correctement notre immeuble ! Ce qui doit prendre bien assez de votre temps ! » Vous vous rendez compte, monsieur Nowak ? Quel toupet, n'est-ce pas ?

Elle ne lui laisse pas le temps de répondre et reprend d'une voix de conspiratrice :

— Vous devriez aller le questionner sur le vol de Gribouille. Comme il n'est pas du tout coopératif, il doit sûrement savoir quelque chose. Ou peut-être a-t-il à voir dans le vol de mon malheureux petit chat !

— OK, d'accord, ne vous inquiétez pas : je m'en occupe. Dites-moi comment s'appelle votre locataire, quel est son numéro de porte, et je vais aller le rencontrer pour savoir ce qu'il a à dire.

— Le locataire s'appelle Jésus Muez. Il reste au troisième étage, à la porte C32.

— Très bien, je m'en occupe !

— Faites attention, c'est quelqu'un de colérique et de pas très commode !

— Promis, madame Bouchendhomme, la rassure Max, je ferai très attention. Continuez à enquêter de votre côté. Moi, je m'occupe de votre locataire.

Il coupe la conversation et se dirige vers sa voiture.

Avant de questionner ce Jésus Muez, il compte se rendre au *Ch'tit coin d'Paradis...*

Chapitre 6

Le Ch'tit coin d'Paradis

*Lens, Cité des provinces,
Quelques minutes plus tard*

Le Ch'tit coin d'Paradis est incrusté au milieu des maisons des mines, dites coron, non loin de la cité des fleurs et de l'université. Ce coron se constitue de deux enfilades identiques de maisons en briques rouges, sans garage. Fenêtres et portes sont toutes identiques. Des gens sur le seuil de chez eux parlent entre eux. Max Nowak entend une camionnette de commerçant klaxonner un peu plus loin. Elle passe vendre ses produits directement dans la rue, s'arrêtant toutes les quatre ou cinq portes.

Le bar où a eu lieu le vol ressemble à peu près aux habitations minières qui l'encadrent. Seule différence : deux grandes baies vitrées, sur lesquelles on peut voir quelques affiches de manifestations et lire, écrit en grand : « Le Ch'tit coin d'Paradis ».

Quand il entre dans le bar, Max découvre un endroit très accueillant. S'y alignent deux rangées de tables avec quatre chaises pour chacune. Une bonne odeur du café flotte dans la salle et se mêle à la tambouille que cuisine la patronne dans l'arrière-salle. Aux tables, des clients jouent à la belote ; d'autres, au 42, tout en buvant leurs *ch'tits* canons, tranquilles. Certains sont accoudés au bar et parlent entre eux de faits divers. Tout le monde se retourne vers le journaliste...

Max les salue, et ils lui rendent son bonjour avant de s'intéresser à nouveau à leurs occupations. Derrière le comptoir se trouve Yvette Pruvost. Grande et mince, cette dernière est une femme d'une cinquantaine d'années visiblement très coquette. De jolis colliers courent sur son chemisier rose. Un slim noir habille ses jambes longues et fines. Elle fait les cent pas derrière le zinc tout en tenant conversation avec ses clients et en écoutant leurs ragots.

Max se rend directement au bar et lui commande une bière. Yvette Pruvost la lui sert avec un grand sourire joyeux. Le journaliste lui demande alors si elle n'aurait pas entendu des choses qui se seraient passées dans le coin, comme des vols par exemple.

Yvette n'est pas surprise.

— Oui, on en a entendu parler, monsieur, lui répond-elle, la mine grave. Il y en a eu chez certains de mes clients !

Puis, elle lui explique :

— Il s'agit de petits vols. Par exemple, une gaillette qui provenait du dernier puits de mine à Oignies et qui a fermé en 1990. Et puis, un de mes clients qui est chauffeur routier et qui se prénomme Bernard Duflo, on lui a dérobé son bracelet dans son camion qui était garé dans le quartier. Il y tenait beaucoup, car c'est sa grand-mère décédée, qui le lui avait offert.

Bon sang ! s'exclame intérieurement Max. *Si le coupable de ces vols n'est pas celui de*

Gribouille, je veux bien être pendu !

Un client, posant sa bière sur le comptoir, se mêle à la conversation :

— Personne ici n'avait vraiment prêté attention à ces histoires, jusqu'au moment du vol du maillot ! Ça, ça nous a frappés, pas vrai, Yvette ?

— Oui, approuve la femme, c'était hier, pendant que je cuisinais dans l'arrière-salle. Quand je suis revenue, il manquait le maillot. Nous y tenions beaucoup, car il était dédicacé par Daniel Leclerc, un ancien footballeur et entraîneur des Sang et Or dans les années 80 !

— C'est étrange..., murmure Max en trempant les lèvres dans sa bière.

Par ces simples mots, il espère alimenter la conversation et obtenir un indice pouvant le mettre sur la piste du voleur.

— On sait qui c'est ! lâche tout à coup le client.

Max manque de s'étrangler.

— Comment ça, vous savez qui c'est ?

— Oui ! approuve Yvette Pruvost. Il y a cinq jours, un certain Olivier Blond est venu ici. Il a pris un café et puis, il regardé le maillot. « Quel beau maillot de foot vous avez là, et c'est celui du Racing Club de Lens dans les années 80 ? » m'a-t-il demandé. « Oui, que j'lui répons, toute fière. Et il est signé par Daniel Leclerc. » Et l'autre s'exclame aussi sec : « Je le veux, je vous l'achète ! » Je refuse, mais l'autre insiste. « Non, il appartient au bar, il restera là ! » que j'lui répons, un peu sèchement d'ailleurs. Et là, ce Blond m'a presque supplié : « Allez, s'il vous plaît, j'y tiens. Je vais vous l'acheter immédiatement. » Mais j'ai rien voulu savoir. Alors, il a lâché : « Je vais faire un tour dans la cité minière ! » Il a payé son café et il est parti ! Il y avait de la rage et de la colère, moi, je vous l'dis !

Max Nowak fronce les sourcils.

— Mais qu'est-ce qui vous fait dire que c'est votre voleur ? veut-il savoir.

C'est l'homme qui lui répond :

— Je sais qu'il allait dans la cité minière parce que c'est un collectionneur de tableau. Il nous a dit avant de vouloir acheter le maillot qu'il venait voir un client qu'habite par ici. Son client, c'est Georges, un ami à moi. Il était absent quand ce Blond est venu frapper chez lui. Georges s'était absenté faire une course, alors, le Blond, il est venu boire son café ici. Puis, après qu'Yvette a refusé sa demande, il est parti voir Georges. Mon copain était revenu. Ils ont commencé à parler affaires, et le Blond, il a accepté l'achat. Il devait revenir avec l'argent, sauf qu'il n'est jamais revenu. Et là, voilà que le maillot a été volé !

Yvette secoue la tête, visiblement émue.

— Oui, valide-t-elle, et comme par hasard, on est venu me voler le maillot hier !

— Et vous n'avez pas prévenu la police ? demande le journaliste.

— Bah, non ! déclare-t-elle, défaitiste. Qui est-ce que vous voulez qui court après un voleur de maillot et de gaillette ?

* * *

Max quitte *Le Ch'tit coin d'Paradis* plutôt perplexe.

Hum, ces vols semblent avoir la même origine que ceux des Hauts de Lens... Quant à cet Olivier Blond, me voilà avec un suspect de plus ! Il m'intrigue... A-t-il un rôle direct avec ces vols, ou est-ce que cette Yvette Pruvost et son client l'accusent à tort ?

Il prend son téléphone et lance le numéro de sa collègue.

— Allo, Amandine ? C'est Max, dit-il d'un ton vif et rapide dès qu'elle prend l'appel. Il y a encore des objets de volés. J'ai une piste. Le voleur pourrait être un certain Olivier Blond...

— C'est qui, celui-là ? Et tu as eu cette information par qui ? veut savoir la photographe, aussi vive dans ses questions que Max dans ses explications.

Le journaliste lui raconte alors la manière dont l'homme a insisté et exigé d'acheter le maillot de football. Puis, il lui parle du refus de la serveuse et du vol qui a suivi. Finalement, il lui demande de se renseigner sur cet Olivier Blond.

— Piste intéressante, probablement, lui renvoie Amandine Claire tout en réfléchissant et en laissant du temps entre ses mots. OK. Je vais voir ce que je peux trouver sur lui. Tu peux compter sur moi.

Max Nowak coupe la communication. Il s'allume une cigarette. Pendant qu'Amandine Claire récolte des renseignements sur ce Blond, il va se rendre chez Jésus Muez. Juste par acquit de conscience. Il ne croit pas trop en la culpabilité du locataire de l'immeuble d'Édith Bouchendhomme, la concierge ayant la mauvaise habitude de voir des coupables partout...

J'espère qu'Yvette Pruvost et son client ne sont pas comme elle, soupire Max en regagnant sa voiture.

* * *

*Retour dans le quartier des Hauts de Lens,
Immeuble d'Édith Bouchendhomme, 3^e étage*

Max tape au numéro C32.

La porte s'ouvre, et Max reconnaît aussitôt l'homme qui l'a brusquement interpellé dans le bar-tabac.

Aïe, aïe, aïe, ça ne va pas être facile de dialoguer avec lui..., songe-t-il en reculant de deux pas tout en restant sur ses gardes.

Les deux hommes se tiennent face à face sans un mot pendant de longues secondes, puis Jésus Muez fait mine de refermer la porte.

— Vous n'avez rien à faire chez moi ! s'écrie-t-il d'un ton agressif. Allez-vous-en !

Max bloque la porte avec son pied et insiste :

— Monsieur Muez, attendez ! Je sais ce que vous pensez de moi, mais laissez-moi au moins vous dire pourquoi je suis là ! Je viens au sujet du vol de Gribouille...

— Fichez-moi le camp ! Je n'ai rien à vous dire ! crache Jésus Muez en ouvrant en grand sa porte, avant de la claquer dans le même élan.

Max a juste le temps d'enlever son pied.

Puis, haussant les épaules, il s'en va. Il ne tirera rien de ce type. Ce Muez est une personne trop caractérielle et trop obstinée pour avoir une conversation constructive.

Ce n'est vraiment pas de chance d'être tombé à nouveau sur lui, songe-t-il en descendant les escaliers. *Vu la violence avec laquelle il m'a reçu, Muez ne correspond pas à mon voleur... Il faut être sensible pour dérober ces objets...*

Une fois arrivé au rez-de-chaussée, Max quitte l'immeuble en évitant d'aller rendre compte à la concierge de son entrevue ratée avec son désagréable locataire. Il n'a pas envie de la décevoir. Il ne lui reste plus que la piste Olivier Blond, en espérant qu'Amandine Claire n'ait pas fait chou blanc tout comme lui... Si jamais tel devait être le cas, il reprendrait sa recherche de points communs entre

les victimes.

* * *

*Avion,
Parc des Glissoires*

Max et Amandine marchent l'un près de l'autre. C'est la photographe qui lui a donné rendez-vous dans ce parc. Elle aime bien la nature. Elle trouve le lieu approprié pour échanger. C'est un endroit calme avec de grands arbres et des sentiers assez peu fréquentés. La journée est très ensoleillée, et dans les étangs se reflètent les rayons du soleil. Des pêcheurs sont rassemblés autour des étendues d'eau, car aujourd'hui a lieu un concours de pêche.

— Ton Olivier Blond est pilote à l'aérodrome de Vendin, révèle Amandine, fière de donner cette information. Et il vit largement au-dessus de ses moyens. En cherchant sur Internet, j'ai découvert qu'il avait participé à une exposition de voitures de collection. Il y avait exposé une deux-chevaux. D'ailleurs, dans l'article que j'ai lu, il se vante d'en posséder plusieurs, et pas que des 2 CV, si tu vois ce que je veux dire !

Au grand désarroi de Max, qui craint pour sa sécurité, elle lui annonce qu'elle est entrée chez le pilote. Olivier Bond vit dans un appartement très design, stylé, agencé, meublé et décoré comme dans les magazines de mode. Ses armoires sont remplies de beaux vêtements de marque très chers. S'y trouvent également de petits tableaux de valeur.

— Cela ne fait aucun doute, conclut-elle. Il y a un écart entre le train de vie de ton Blond et sa rémunération. Les voitures de luxe ne coïncident pas avec les possibilités financières de l'aérodrome...

Max oublie les risques qu'elle a pris de nouveau pour s'arrêter de marcher et réfléchir à voix haute.

— L'argent qui rentre dans l'aérodrome est celui des passagers, mais il s'agit d'un petit aérodrome... Blond ne peut effectivement pas toucher un gros salaire...

— Exact, approuve sa collègue. Son salaire ne peut pas lui payer tout ça. Je soupçonne un financement occulte...

Max s'assoit sur un banc. Il s'allume une cigarette. Le visage dans la main gauche, l'index et le majeur de la droite sur la bouche en train de fumer, il réfléchit.

— Cet Olivier Blond serait-il notre voleur ? murmure-t-il.

Non, ce n'est peut-être pas aussi simple que ça. Car en quoi le vol de Gribouille et des autres objets pourraient lui permettre de vivre au-dessus de ses moyens ? Et qu'est-ce qu'un pilote d'avion vivant au-dessus de ses moyens peut-il faire d'objets sentimentaux sans valeur marchande ?

Nowak est perdu.

— J'ai autre chose à te dire, Max, lui annonce Amandine.

Le journaliste redresse la tête.

— Oui, quoi ?

— L'aérodrome où travaille Olivier Blond a des soucis financiers...

* * *

*27 mars, parc des Cytises,
7 heures*

Le jour s'est levé et il fait déjà bien doux par ce jour de printemps. Assoupi derrière le volant de sa voiture, garée sur le parking de l'aérodrome, Max ouvre les yeux et s'étire en bâillant.

Il abaisse la vitre de sa portière, puis s'allume une cigarette. Du parc animalier, situé en face de l'aire de stationnement montent le cri du cerf qui brame aux côtés des biches, ceux des cochons asiatiques et des lamas cracheurs, ceux des ânes et de quelques poneys. Max entend aussi les perroquets, qui s'agitent dans leur volière, et les paons. Ce sont ces derniers qui font le plus de boucan. Vient ensuite le bruit de moteur des voitures des employés de Cora Lens 2, qui passent sur la route proche du parking.

Le journaliste planque ici depuis deux jours afin d'observer le fonctionnement du lieu et son suspect numéro deux : le mystérieux Olivier Blond. Cette histoire d'existence au-dessus de ses moyens, couplée aux problèmes d'argent de l'aérodrome, cache quelque chose. Son sixième sens en est convaincu. À voir maintenant si cela a un rapport avec Gribouille et les objets volés. D'où la raison de sa surveillance quasiment non-stop.

Amandine n'est pas avec lui. Elle a assez négligé ses obligations professionnelles et personnelles pour lui. Se faisant le plus discret à l'intérieur de son Austin, Max Nowak surveille et décrypte les moindres allées et venues des gens qui fréquentent l'endroit, prenant photos sur photos et notes sur notes. De temps en temps, il lit le journal pour ne pas attirer l'attention. Ou parfois, il sort se dégourdir les jambes, faisant semblant de se promener.

Il a repéré Blond. C'est un homme de grande taille, à vue de nez 1 mètre 80, aux cheveux blonds et à la corpulence de sportif. Et, bien sûr, il est habillé d'un prêt-à-porter de marque, notamment d'un blouson d'aviateur *Chevignon* neuf.

Max pourrait le suivre. Il n'en fait rien. Son instinct le pousse à rester là.

Le doigt posé sur le front, les sourcils froncés, le journaliste réfléchit. Pendant quelques secondes, il a l'air perdu. Il s'allume une nouvelle cigarette pour l'aider à penser.

Il s'étonne toujours autant du train de vie de l'aviateur Olivier Blond et soupçonne, tout comme Amandine, un financement occulte. Il ne cesse de songer au trafic de drogue sévissant dans le secteur et s'interroge. Est-ce qu'il y aurait un lien ? Mais dans ce cas, que viendrait faire le vol de Gribouille, d'une mèche de cheveux ou encore d'une collection de timbres dans ce trafic ?

La matinée se déroule. Le lieu s'emplit du bruit des moteurs d'avion, ainsi que de celui des enfants et de leurs parents, qui se rendent au parc de loisirs. Sans parler des sirènes et des rires joyeux de la petite ducasse installée pas très loin, celle-ci se composant de deux manèges et d'une caravane vendant des sucreries et des glaces, d'où se répand une agréable odeur de nougat.

Tout au long de la journée, beaucoup de petits avions volent dans le ciel bleu parsemé d'un peu de nuages, soit pour des voyages, soit pour des baptêmes de l'air. Quelques parachutistes font même leur apparition.

La journée s'étire. La fatigue commence à se faire sentir, mais Max ne lâche pas l'affaire.

Par contre, ce soir, il changera de stratégie. Il va suivre Blond !

* * *

Olivier Blond a fini sa journée de travail. Les avions sont rentrés dans les hangars ; le pilote monte dans sa voiture pour repartir. Max s'apprête à le suivre quand il voit arriver une autre voiture, conduite par une femme, qui se dirige rapidement vers le hangar de l'aérodrome.

Curieux, Max décide de l'observer.

Il a déjà vu cette femme. D'après ses observations, il a conclu qu'il s'agissait de la patronne

de l'aérodrome. Les deux jours précédents, il l'a vue arriver le matin et repartir à midi, pour le premier jour, et en fin d'après-midi, pour le deuxième. Ce matin, elle n'était pas là.

Max s'interroge.

Que vient-elle faire ici, à cette heure ? Une énigme de plus à résoudre !

Il coupe son moteur et décide de l'observer. Il règle le zoom de son appareil photo.

La patronne descend des bagages de sa voiture. Deux sacs à dos, qu'elle rentre en vitesse dans le hangar dont elle a les clefs.

Quelques minutes plus tard, elle ressort sans les bagages. Elle remonte dans sa voiture et repart aussi rapidement qu'elle est arrivée !

Max sourit.

Il est maintenant sûr et certain qu'il se passe quelque chose à l'aérodrome.

Reste à savoir quel est le rôle de cette femme dans cette histoire et ce que contiennent les deux sacs à dos...

* * *

La nuit tombée, Max s'infiltré dans le hangar de l'aérodrome.

À l'intérieur, l'endroit est vaste. C'est un hangar de grande taille, profond, à la structure métallique. Le faisceau de lumière de la lampe torche de Max Nowak glisse sur les murs en tôle grise et noire, leur donnant une teinte morbide. La grande dalle de béton gris, qui a lieu de sol, renforce cet aspect. Un avion est garé dans le fond, sa carlingue blanche étant mise en valeur par le gris et le noir des tôles ondulées des murs du hangar.

Il fouille le hangar et arrive dans l'espace réservé au pilote. S'y trouvent un blouson en cuir *Chevignon*, un carton rempli de manuels de vol en avion, une combinaison accrochée au portemanteau, salie de graisse et qui sert à la réparation des moteurs d'avions. S'y trouve aussi une armoire sans porte où le pilote range certainement ses vêtements de ville. Mais celle-ci est vide, excepté un bagage à main. Dedans, le journaliste découvre un petite pièce d'or dans un cadre rangé dans un étui transparent et, soigneusement plié, un maillot de football du RC Lens. La dédicace qui l'orne ne laisse aucune place au doute : c'est le maillot volé au *Ch'tit coin d'Paradis* !

Je te tiens, mon gaillard ! exulte Max Nowak.

Olivier Blond serait donc son voleur.

Par contre, pas de trace de Gribouille et des autres objets volés !

Continuant de fouiller l'endroit, Max se dirige vers l'avion et découvre, dans le cockpit, derrière les sièges, les deux sacs à dos apportés par la patronne de l'aérodrome.

Partirait-elle en voyage ? s'interroge-t-il. *Mais, dans ce cas, pourquoi ne pas embarquer ses bagages le jour du décollage ?*

Max a la réponse quand il ouvre les sacs à dos. Tous deux contiennent de la drogue...

Sa mine s'allonge de surprise. Son enquête vient d'évoluer de manière imprévisible.

Chapitre 7

Olivier Blond

28 mars, midi,
Parc des Cytises, Aérodrome,

Très surpris dans un premier temps par la drogue qu'il a découverte dans le hangar, Max a très vite exulté. Il tient peut-être là l'article de sa carrière ! Néanmoins, il a gardé pour lui sa découverte, choisissant de ne pas prévenir Roquette. Du moins pour l'instant.

Il sait que, d'une certaine manière, il risque d'être accusé d'entrave à une enquête en cours, mais la capitaine de la PJ ne lui a-t-elle pas dit, au *Mac Evan's* : « Si tu tombes sur quelque chose, je te laisse carte libre » ? Il l'a donc prise au mot. Il n'a pas vraiment le choix. S'il l'informe, il peut dire adieu à Olivier Blond. Car, à présent, le rôle de celui-ci ne lui apparaît plus aussi évident dans le vol de Gribouille. Max sait juste que ces deux affaires, celle du trafic de drogue et celle du vol d'objets sentimentaux, n'ont rien à voir l'une avec l'autre. Néanmoins, elles sont reliées par un seul homme : le pilote !

Reste à savoir de quelle manière.

C'est la raison pour laquelle Max a donné rendez-vous à Blond dans un lieu public : à l'Hurricane, le bar de l'aérodrome. Le journaliste l'a attiré là en prétextant vouloir en savoir plus sur les baptêmes de l'air que le pilote donne. L'autre s'est laissé piéger.

Tous deux sont côte à côte au comptoir, une boisson en face d'eux. Max a pris un Schweppes et Blond, un Coca Zéro. Sûr de lui, Max se tient droit, le regard posé sur le pilote. Appuyé contre le bar, Blond a les yeux fuyants. Sur la défensive, il ne le regarde pas, comme s'il soupçonnait quelque chose. Il fixe, tour à tour, le décor derrière le barman et le jeu d'arcade situé au niveau de l'angle du comptoir.

L'Hurricane est un bar aux couleurs sombres. Noir pour les tables et les chaises de la salle, bois d'ébène pour le bar, ainsi que pour les armoires situées derrière et pour ses tabourets. L'ambiance y est populaire, avec pic de fréquentation à cette heure. Les tables sont pleines. Le brouhaha des clients qui discutent emplît l'endroit, parfois troublé par le bruit d'un avion.

Max ne prend pas de gants :

— Monsieur Blond, je suis au courant de votre trafic à l'aérodrome. Je suis resté en planque et j'ai assisté à vos magouilles...

Surpris dans un premier temps, le pilote se fait perplexe.

— De quoi parlez-vous ? Je ne comprends pas... Vous devez vous tromper de personne.

Il quitte son tabouret pour partir.

— J'ai des photos, lui dit aussitôt Max, et ce qu'il y a dessus pourrait justifier votre étonnant train de vie...

Olivier Blond s'immobilise, mal à l'aise.

— Et qu'il y a-t-il sur ces photos ? demande-t-il.

— Un certain maillot de football du RC Lens, ainsi que deux sacs à dos. Et, dedans, se trouvait de la drogue...

Olivier Blond donne l'impression d'être pris à la gorge.

Puis, il se reprend.

Il jette un coup d'œil de chaque côté et se penche vers Max.

— De la drogue ! Je l'aurais remarqué, quand même, je ne vois pas de quoi vous parlez !

Il pourrait partir et plaquer là le journaliste et ses accusations, mais il ne le fait pas. Il semble hésiter. Nowak lui parle alors du vol de Gribouille et des autres objets sentimentaux, dont le maillot de football.

— Vous êtes mouillé dans les deux, n'est-ce pas ?

L'autre se rassoit.

— Bon, é... écoutez. Concernant la drogue, je vous jure que je ne sais pas de quoi vous parlez. Par contre...

— Par contre ?

— Pour les vols, OK, j'y ai à voir quelque chose. Mais je ne fais que transporter la marchandise, je ne suis pas le voleur !

Max fronce les sourcils. Ses neurones carburent à toute vitesse. Le pilote a l'air sincère. Du moins, concernant les objets sentimentaux.

Blond est donc grassement payé par le voleur, réfléchit le journaliste. Il bénéficierait ainsi de son silence. Mais pour faire quoi, en fait ?

Puis, il comprend.

Mais bien sûr ! Pour transporter les objets ailleurs !

Le pilote continue :

— Je n'ai jamais volé le maillot de football. Oui, je le voulais, ça, c'est sûr, mais je comptais l'acheter et rien d'autre. Tout comme celui que vous recherchez, j'achète des tableaux lors de ventes aux enchères. De petits tableaux cotés, en fait. Ainsi que des voitures de collection.

— Alors, comment ce maillot s'est-il retrouvé dans votre armoire ?

Blond secoue la tête.

— Votre voleur et moi, on discute durant les trajets. De tout et de rien. Je lui ai simplement parlé du maillot. J'étais frustré, vous comprenez ? Mais je lui en ai juste causé comme ça. Il n'y avait pas d'arrière-pensées de ma part. Et puis, j'ai eu la surprise de le voir me le ramener... Bien sûr, il n'était pas pour moi... J'ai compris aussi qu'il l'avait volé et que tout ce que je l'avais aidé à transporter devait l'être également.

Ça me paraît logique..., conçoit Max, avant de demander sans transition :

— Et le chat ? Est-ce qu'il est vivant ?

L'autre hoche vigoureusement la tête.

— Oui, il l'est. Celui que vous recherchez en prend grand soin.

Max soupire de soulagement.

— Très bien, lâche-t-il, je vous crois. Maintenant, donnez-moi l'identité de mon voleur et dites-moi où il vous demande d'apporter ce qu'il dérobe !

— Je ne vous dirai rien sur lui, refuse net Olivier Blond. Je tiens trop à ma vie ! Vous savez, ce genre de gars-là, on ne sait jamais de quoi ils sont capables ! Tout ce que je peux faire pour vous,

c'est vous conduire à l'endroit où il entrepose tout ce qu'il prend... Ensuite, vous me laissez tranquille, OK ?

Max est surpris.

— Ainsi, il vous accompagnait ?

L'autre acquiesce en silence, guettant sa réponse.

Le journaliste se fait méfiant.

Et Blond ? De quoi est-il capable, lui ?

Sa curiosité et son excitation l'emportent sur la prudence ! Il sait que c'est risqué, mais il veut voir l'endroit où sont entreposés les objets volés et, surtout, sauver le chat d'Édith Bouchendhomme.

Quant au trafic de drogue, il n'est pas dupe. L'argent du voleur peut-il lui permettre de vivre aussi aisément ? Il en doute fortement. Olivier Blond est mouillé dedans jusqu'au cou ! Mais cela attendra. Priorité à Gribouille !

— OK, je vous laisserai tranquille une fois que j'aurai vu ce lieu, promet-il tout en pensant : Mais je ne vous garantis pas que ce sera le cas pour Roquette...

* * *

Olivier Blond a emmené Max Nowak à bord d'un avion monomoteur de l'aérodrome jusqu'à l'aérodrome d'Étapes-Le-Touquet. Le voyage leur a pris un peu de temps. Durant le trajet, le pilote a semblé plus détendu, plus sociable et moins méfiant, parlant plus facilement. Max était face à un autre homme.

Il est heureux, a-t-il compris. Voler, c'est sa passion. Il oublie tout dès qu'il pilote cet engin...

Il a mis de côté son enquête pour discuter avec ce dernier de choses et d'autres. Très vite, la conversation s'est orientée vers les trajets qu'effectue Blond sur la ligne commerciale Lens-Le Touquet, puis Le Bourget pour aller sur Paris. Ensuite, le pilote lui a parlé des aéroports, des autres aérodromes et des baptêmes de l'air auxquels il participe.

Restent des questions que Max n'a pas encore abordées et qui le titillent.

Si l'endroit où sont stockés les objets volés se trouve dans le secteur d'Étapes et du Touquet, cela ne représente rien, en termes de distance, par rapport à Lens. Alors pourquoi prendre la voie des airs plutôt que la route ? Est-ce que mon voleur n'aurait pas de permis ? Non, ça n'a pas de sens. Il doit tout de même se rendre jusqu'à l'aérodrome. À moins qu'il n'y vienne en bus ? Mais comment aurait-il fait pour le scooter ?

À présent, Blond et Max roulent vers Le Touquet, l'aviateur ayant loué une voiture dans une agence proche de l'aérodrome.

— Je mettrai ça sur son compte..., a-t-il précisé, non sans un sourire moqueur.

— Vous êtes aussi son chauffeur ? veut savoir Max.

Il est toujours sur la défensive, même s'il est persuadé que Blond ne lui fera pas de sale coup. Le pilote lui explique qu'il n'a pas besoin de conduire son commanditaire. Celui-ci se sert de lui et de son avion, car ce dernier est un moyen plus pratique de se déplacer...

— Plus pratique ? Comment ça ?

Blond ricane :

— Le jour où il a fait appel à mes services, il m'a dit qu'il avait besoin d'éviter les routes. Au cas où il se ferait contrôler par la police. Il vient jusqu'à l'aérodrome en voiture, mais, vous pouvez me croire, quand il en sort, il est dans tous ses états. Il a sacrément peur ! Franchement, pourquoi

serait-on arrêté pour ce genre de trucs ? S'il ne me l'avait pas dit, je n'aurais jamais su qu'il s'agissait d'objets volés... D'ailleurs, je n'ai jamais compris pourquoi il volait toutes ces choses. C'est vrai, ça n'a pas d'intérêt, puisqu'elles n'ont aucune valeur, excepté un truc ou deux, comme le maillot de football. Alors, ça, oui. Mais de là à le voler, ça m'échappe complètement. Tiens, vous savez comment il appelle l'endroit où il stocke tous ces machins ?

Max sourit intérieurement. La langue du pilote se délie, il a eu raison d'être patient.

— Non, je ne sais pas...

— Avec les objets qu'il vole, il construit sa maison du bonheur, en quelque sorte.

— Sa maison du bonheur ?

— Oui, il l'appelle le musée du bonheur ! C'est bizarre comme nom, n'est-ce pas ? Et puis, faire un musée avec tout ce bric-à-brac, ça aussi, c'est bizarre. Mais bon, moi, je ne pose pas de questions, je me contente de l'amener là où il veut.

— Effectivement..., conçoit le journaliste.

En vérité, il pense le contraire. Ce nom est très cohérent, car tous les objets volés renvoient leur propriétaire à des situations heureuses. Par contre, pour en faire un musée, voilà qui est effectivement bien singulier...

— Et comment connaissez-vous cette route ?

— Parce que votre gars est un fichu paranoïaque ! D'ailleurs, je ne connais même pas son nom, il ne me l'a jamais dit, malgré tout ce temps où je lui ai servi de pilote... Toujours est-il qu'il y a quelques jours, il m'a dit qu'il pensait être suivi par la police, alors il m'a fait louer une voiture et m'a indiqué la route pour que j'y aille à sa place. C'est là que j'ai vu que votre chat se portait bien. C'est moi aussi qui ai apporté, en camionnette cette fois, le scooter jusqu'au Touquet. Là, c'était un brin risqué, mais je n'ai pas refusé, puisqu'il m'a bien payé...

L'argent appelle l'argent, songe Max, en étant de plus en plus convaincu que Blond est mouillé dans le trafic de drogue.

— Vous vous êtes rencontrés comment ? demande-t-il.

— C'était il y a cinq ans. À la suite d'une occasion d'enchères de *Christie's*. On a échangé là-bas pour la première fois. Je lui ai dit que j'étais pilote. Lui, il m'a juste parlé de son intérêt pour les œuvres d'art. À la base, son musée du bonheur lui sert de musée personnel pour celles-ci. Elles, il ne les a pas volées... Bref. Un jour, il est venu à une compétition de saut en parachute qui avait lieu à l'aérodrome, et c'est là qu'il m'a proposé de bosser pour lui.

* * *

La fin du trajet se passe dans un silence total. Blond a assez parlé et semble le regretter, d'ailleurs. Du coup, Max s'est tu, préférant éviter de le braquer. Il est trop proche du but !

Une demi-heure de route, c'est long quand il n'y a pas d'échange, alors Max regarde par la vitre. Ils entrent dans le Touquet. La rue principale était parsemée de maisons, toutes différentes. De belles maisons, mais elles semblent vides, sans âme.

Des résidences secondaires, pense Max. *C'est plus vivant en pleine saison...*

Puis, Blond s'éloigne du centre-ville et, un peu en retrait de la cité balnéaire, il quitte la route et emprunte un chemin de terre bordé de grands arbres. Celui-ci les conduit devant une barrière flanquée d'arbres elle aussi. Accroché dessus, un écriteau : « Propriété privée ».

Blond a la clef du cadenas qui ferme la barrière. Une fois celle-ci passée, ils arrivent devant un petit hangar de briques rouges entouré de grands arbres.

Max Nowak pénètre seul dans le fameux musée du bonheur. Celui-ci présente tout d'abord

des tableaux, tous accrochés à ses murs. Au fond, une petite porte donne dans une salle où Max découvre, posés sur une simple table, un bracelet – certainement celui de Bernard Duflo –, le CD de Johnny Hallyday appartenant à Jean et, dans une pochette plastique, la mèche de cheveux du fils de Marie Ombroie.

— Bingo ! exulte le journaliste.

Il trouve aussi l'album de timbres, le scooter, la gaillette, ainsi qu'une trentaine d'autres objets : l'ensemble disposé comme des trophées. Autour de la table, des étagères vides attendent d'être remplies.

Quant à Gribouille, il dort paisiblement sur un coussin. Même s'il est attaché au bout d'une laisse, il semble bien traité. Une gamelle d'eau et une de nourriture se trouvent à côté de lui.

Max les regarde.

Il y a certainement quelqu'un qui vient ici régulièrement nourrir Gribouille, se dit-il. Certainement une personne que mon voleur paye et qui ne sait pas que tout cela a été volé. Ou qui se moque de le savoir...

Puis, il contemple les objets.

Comment choisit-il ses victimes et les objets de ces vols ? réfléchit-il. Et d'où vient l'argent pour payer Blond et la personne qui nourrit le chat ?

Il pense aux tableaux qui sont exposés. Se ferait-il de l'argent en les achetant et en les revendant ?

Max soupire et regagne l'entrée. Il ouvre la porte et jette un œil vers le pilote. L'homme est toujours là.

J'imagine qu'en me dévoilant ce lieu, il croyait me détourner de l'affaire du trafic de drogue.

Max retourne dans le musée, à l'abri du regard de Blond, et sort son téléphone portable de la poche arrière de son pantalon. Il est temps de tout dire à Roquette. Par contre, il va lui falloir la convaincre de lui donner assez de temps pour découvrir qui est la personne responsable de ce musée du bonheur.

Il ne pourra pas l'attendre ici. Dans la voiture, Blond lui a aussi dit que son commendataire ne prévenait jamais quand il faisait appel à ses services, qu'il stockait parfois les objets volés dans le hangar pendant plusieurs semaines avant de les faire apporter ici. Ses venues ressemblent à des lubies, lui a précisé le pilote.

Max s'allume une cigarette.

Je vais devoir reprendre l'étude de ce qui relie les victimes... J'espère que Roquette acceptera de me donner du temps, ou je crains fort que mon voleur ne se fasse la malle. Comme il est paranoïaque, s'il apprend que la police a débarqué à l'aérodrome, il croira à coup sûr que c'est pour lui !

La sonnerie de son téléphone interrompt ses pensées.

On l'appelle.

Il lance la communication.

— Nowak ? demande aussitôt une voix désagréable que le journaliste reconnaît aussitôt.

Il s'agit de Jésus Muez !

Chapitre 8

Jésus Muez parle

— J'ai eu votre numéro par Bouchendhomme, commence le locataire désagréable du troisième étage.

Il parle fort. Sa voix sourde de colère. Il se tait, semblant chercher ses mots.

— Pourquoi m'appellez-vous ? demande sèchement Max.

Il n'a pas que ça à faire. Du coin de l'œil, il ne perd pas de vue Olivier Blond, qui l'attend dans la voiture de location. Le pilote ne semble pas s'impatienter.

C'est déjà ça, se dit Nowak.

— Parce que je suis une victime de plus dans cet immeuble ! lâche brusquement Jésus Muez. Après Gribouille, les décors de Noël, c'est chez moi que le vol a eu lieu !

Max sursaute.

— Comment ça ? Qu'est-ce qu'on vous a volé ?

— Une pièce de ma collection ! s'écrie le locataire, comme si c'était l'évidence même. Un Louis d'or de vingt centimes ! Peut-être que, pour vous, cela a peu d'importance, mais, pour moi, cette pièce de monnaie a une valeur inestimable.

— Je suis désolé pour vous, lui répond Max d'une voix douce et compréhensive, afin de pouvoir apaiser son interlocuteur pour qu'il puisse échanger avec lui sans être obligé d'éloigner le téléphone de son oreille. Oui, je peux comprendre votre colère, car cette pièce avait un grand intérêt pour vous...

La colère de Jésus Muez ne diminue pas. Bien au contraire, elle redouble.

— Bien sûr qu'elle avait beaucoup d'intérêt pour moi, je viens de vous le dire ! C'est la première pièce de ma collection que j'ai achetée. J'ai dû travailler dur pour pouvoir l'avoir ! Vous savez combien elle m'a coûté ?

Max n'a pas la possibilité de lui répondre, l'autre continue sur sa lancée, toujours en s'égosillant dans le téléphone, le timbre de sa voix étant irrégulier. Il lui explique qu'on s'est introduit chez lui, en forçant sa porte avec un pied-de-biche, comme chez Édith, que le voleur s'est emparé de la pièce et du cadre dans lequel elle était mise en valeur et, bien entendu, que ce dernier ne lui a rien pris d'autre.

Puis, sur un ton de reproche, comme si Max en était responsable, il raconte qu'il est allé se plaindre à la concierge, et que celle-ci lui a donné son numéro et lui a conseillé de l'appeler, juste avant de lui claquer la porte au nez !

À la fois brusquement triste et toujours en colère, Jésus Muez conclut que si le voleur devait lui tomber entre les mains, il le frapperait !

Max s'apprête à lui révéler qu'il a retrouvé sa pièce de collection, mais l'insupportable locataire n'en a pas fini.

— Il y a autre chose ! ajoute-t-il d'un ton vindicatif. Je sais à quoi ressemble le voleur !

Max en perd son souffle.

— Qu... Quoi ?

Il en oublie Olivier Blond.

— Oui, je suis le gérant d'un magasin de vêtements pour hommes dans une grande surface.

Et l'homme au pied-de-biche est venu dans ma boutique pour s'acheter un blouson de la nouvelle collection. J'ai voulu appeler la police, et puis je me suis dit que ça ne servirait à rien. On ne m'aurait pas pris au sérieux et on m'aurait refoulé...

Finalemnt, tu l'as eu en face de toi, mais j'ai comme l'impression que tu ne l'as pas frappé..., se dit Max, cynique, avant de réaliser : *mais comment l'a-t-il reconnu ?*

— Attendez, attendez ! intervient-il. Comment avez-vous su que votre client était le voleur de Gribouille ?

L'autre se calme aussi sec et murmure, avec une boule dans la gorge :

— En fait, je suis tombé sur lui quand il est entré chez la concierge, le jour du vol...

Abasourdi par la révélation, Max ne peut que répéter :

— Vous l'avez vu entrer chez la concierge le jour du vol ?

— Ouais, depuis plusieurs semaines, il y avait quelqu'un qui n'arrêtait pas de sonner régulièrement aux interphones de l'immeuble en expliquant qu'il avait oublié ses clefs. Je le savais, car mes voisins m'en avaient parlé. Ce soir-là, c'est tombé sur moi. J'ai ouvert, et puis, ni une ni deux, je m'suis dépêché de descendre pour dire ses quatre vérités à cette tête de linotte qui dérangeait tout le monde ! Et je suis tombé sur ce gars au pied-de-biche. Il était accroupi devant la porte de la Bouchendhomme.

Aucun doute, la tête de linotte en question, c'était mon voleur, comprend le journaliste. Il devait tester sa technique pour savoir s'il réussirait à rentrer pour pouvoir voler Gribouille. Et quand Muez l'a vu, il a vite oublié son envie de lui dire ses quatre vérités et il est retourné s'enfermer chez lui.

Il ne le blâme pas. Qu'aurait-il pu faire contre un cambrioleur armé d'un pied-de-biche ? Par contre...

— Pourquoi n'avez-vous pas appelé la police ?

— Bah, chacun sa merde ! Mon magasin a été cambriolé, il y a quelques années. Les flics n'ont jamais retrouvé les coupables. Quand j'en ai causé à la concierge, elle n'en a rien eu à faire, alors...

Et s'il n'a pas prévenu la police quand il a reconnu le voleur de Gribouille dans son magasin, devine Max, c'est parce que les policiers lui auraient demandé des comptes, et il aurait été obligé de parler de ce qu'il avait vu.

— Si vous aviez accepté de me parler quand je suis venu vous voir, nous n'en serions certainement pas là..., lui fait-il remarquer.

— Je pensais ne pas avoir à le faire, rétorque Jésus Muez d'un ton cassant, et je me méfie des journalistes ! Vous racontez trop d'histoires, vous en faites de trop et tout ce que vous écrivez finit par se transformer en rumeur.

Max lève les yeux au ciel, mais il ne réplique rien et le laisse poursuivre.

— Mais voilà, moi aussi, j'ai été cambriolé par le même type, j'en suis sûr. Si j'avais su qu'il allait revenir dans notre immeuble pour me voler, je... je...

Jésus Muez se tait, avant de le supplier :

— Je le regrette. S’il vous plaît, faites quelque chose...

— Je vous le promets, monsieur Muez ! déclare Max avec un sourire en coin. Sur ma déontologie de journaliste, je vous le jure !

Il sourit. Il pourrait lui dire qu’il sait où se trouve sa pièce de collection, mais il choisit de le laisser mijoter un peu. Cela lui fera les pieds d’attendre ! Par contre...

— Maintenant, dites-moi à quoi ressemble notre voleur !

* * *

La description du voleur que lui a donnée Jésus Muez met les neurones de Max Nowak en ébullition.

— Ça alors..., murmure-t-il, se pourrait-il que... ? Oui, mais c’est bien sûr !

Il sourit. Il pense savoir qui est le voleur ! Il lève le poing, puis le baisse en s’écriant :

— Yes !

Aussitôt, il téléphone à Amandine Claire et lui demande d’aller interroger toutes les victimes qu’ils connaissent. Il a besoin de savoir deux choses : à qui ont-elles parlé de leur attachement aux objets qui leur ont été dérobés, ce qu’il n’a pas encore eu le temps de faire, et où se trouvaient-elles à ce moment précis. Il en profite pour l’informer de l’appel de Jésus Muez et lui dire aussi où il se trouve.

La photographe le complimente, avant de constater :

— Tu as l’air sûr de toi. Tu me donnes un peu plus d’explications ?

— Non, refuse Max, je préfère ne rien te dire pour l’instant. Je ne veux pas que mes déductions t’orientent sur la piste à laquelle je pense. Il faut que tu puisses rester neutre et objective dans tes propos quand tu rencontreras les victimes...

Amandine conçoit la justesse de cette décision puis accepte de retourner, toutes affaires cessantes, interroger les victimes des vols.

Nowak jette un œil vers Olivier Blond. Le pilote l’attend toujours dans la voiture de location, sans se douter de rien, croyant être débarrassé de lui maintenant qu’il lui a montré le musée du bonheur...

Eh non, mon gars, c’est loin d’être terminé, sourit le journaliste avant de prendre congé d’Amandine.

Il va avoir une nouvelle discussion avec lui. Il doit absolument confirmer la description donnée par Muez, mais avant, il doit appeler Roquette afin de régler son cas...

* * *

Olivier Blond est entre les mains de la police judiciaire. Une dizaine d’agents l’attendaient à l’aérodrome d’Étaples-Le-Touquet. Max roule à présent en direction du quartier des Hauts de Lens, heureux. Il a eu la confirmation qu’il souhaitait, aussi bien de la part du pilote de l’aérodrome que de sa partenaire dans cette affaire. Leurs témoignages respectifs ne laissent plus de place aux doutes.

Il refait le point sur ce qu’a récolté Amandine après de longues heures d’entretien.

Concernant Cédric, le jour où il a acheté son scooter, il s’est fait une joie de se rendre à la salle Fouquet et de le montrer à ses copains de musculation. En effet, il s’y rend deux à trois fois par semaine, afin de se faire les muscles.

Max Nowak se l’imagine bien en train de montrer l’engin du doigt à ses amis sous les yeux du coupable, qui a dû tomber sur leur échange par hasard. Comme avec Édith Bouchendhomme et

Jacques Landry lors de la fugue de Gribouille.

Ou comme Marie Ombroie, qu'il a lui-même rencontrée là-bas. L'amie de la concierge se souvient qu'elle était dans le vestiaire des femmes de la salle de sport lorsqu'elle a parlé de la mèche de cheveux de son fils à l'une de ses amies. Elle venait juste de terminer son cours de fitness. Elle a même sorti la mèche de son portefeuille.

Là aussi, le coupable a dû assister à la scène. Peut-être par hasard ? À moins qu'il n'ait épié les gens, à leur insu, pour dégoter le prochain objet de son vol... C'est ce qu'a tendance à croire Max.

Puis, il y a l'album photo de Marie-France Defrance. La vieille dame va souvent voir ses petits-enfants s'entraîner à la salle de sport, et elle prend toujours cet album avec elle. Elle ne manque alors jamais une occasion pour montrer fièrement les photos de ses petits-enfants médaillés lors de leurs compétitions sportives.

— Tous leurs témoignages ramènent à la salle Fouquet..., conclut une fois encore Max.

Il en est de même pour le facteur et pour Jésus Muez.

Très content de sa collection de timbres, le facteur avait montré celle-ci à Édith Bouchendhomme, qui l'avait convaincu d'aller l'exposer à la salle Fouquet, où se déroulait une exposition de timbres, mais aussi de vieilles cartes postales et de pièces de monnaie. Jésus Muez s'y trouvait également. Le locataire désagréable a expliqué qu'il racontait à tous les gens qui venaient le voir la manière dont sa collection a débuté : c'est-à-dire par le plus grand des hasards. Un jour, lors d'un échange de monnaie avec un client, dans le magasin où il travaillait à l'époque – il n'était alors qu'un simple employé –, il a découvert parmi les pièces un Napoléon d'or de dix centimes. C'est ainsi qu'il a eu l'idée de commencer sa collection, sa deuxième pièce étant ce fameux Louis d'or de vingt centimes acheté à la sueur de son travail.

Le facteur aussi a été très bavard, cette journée-là.

— Quoi de plus naturel ? se dit Max, qui imagine facilement son voleur venir dans la salle, cette journée-là, pour fureter à droite et à gauche afin d'écouter les gens parler.

Que d'histoires personnelles à entendre dans ce genre d'exposition !

Et la gaillette dérobée dans le coron minier où se situe *Le Ch'tit coin d'Paradis* ?

Tout comme Cédric, son propriétaire va se muscler à la salle Fouquet. Celui-ci est âgé d'une quarantaine d'années, et c'est son père qui lui a donné en cadeau ce fameux morceau de charbon remonté en 1990 du puits d'Oignies, dernière fosse à cesser de fonctionner. Et, bien sûr, l'homme en a parlé à ses compagnons de musculation...

Puis, il y a le routier, ce Bernard Duflo, qui fréquente le bar d'Yvette Pruvost. Le concernant, Amandine a eu du mal à avoir des informations. Bedonnant, les cheveux blancs, le routier est un homme méchant et un peu froid. Il habite les Hauts de Lens. Marié, il part toute la semaine. Il n'a rien voulu dire à Amandine, qui a fini par trouver ce qu'elle cherchait auprès d'Yvette Pruvost !

Bernard Duflo a fait croire à ses amis du *Ch'tit coin d'Paradis* qu'on a volé le bracelet, offert par sa grand-mère aujourd'hui décédée, dans son camion. En vérité, il lui a été dérobé à la piscine alors qu'il se lavait les mains. Dès qu'il le peut, le routier s'y rend pour nager et, ainsi, perdre du poids. Yvette a confié à la photographe, en lui faisant promettre de garder le secret, que c'est elle qui l'a envoyé là-bas pour le faire maigrir. Lui espère y travailler ses abdominaux et y retrouver de l'endurance. Amandine a alors compris que la charmante serveuse doit être l'amante du routier et que la femme de ce dernier ne doit pas être au courant de ses activités nautiques.

Concernant la guirlande de l'immeuble d'Édith, Amandine Claire a discuté avec certains des locataires qui l'ont achetée. Il se trouve que certains d'entre eux participent au cours d'aquagym

donné par Éric Dufour, le coach sportif, et qu'ils ont eu cette idée de se cotiser pour décorer leur immeuble lors de l'une de ses séances...

Du côté de Jean, c'est un peu flou. L'homme dit qu'en apprenant le décès de son idole, il a beaucoup bu. Puis, il est allé acheter l'un de ses CD chez le disquaire, où il a beaucoup parlé avec le vendeur de ce que signifiait l'achat de ce disque laser. Un hommage ! lui avait-il dit.

Max Nowak se représente facilement la scène.

Jean qui prend l'album de Johnny dans les bacs et qui, un peu éméché, parle assez haut au vendeur. Éric Dufour devait être présent. Puisqu'il passe de la musique dans sa salle de fitness, ce n'est pas impossible qu'il soit venu, ce même jour, s'acheter un CD d'ambiance. Il a tout entendu et il l'a suivi jusqu'à son domicile, qui se trouvait, heureux hasard, dans le quartier des Hauts de Lens.

Éric Dufour..., songe Max Nowak, *il est temps que nous ayons une petite discussion, vous et moi !*

Car il n'y a qu'un seul point commun entre la salle Fouquet et la piscine : le professeur de sport, avec qui il a échangé sans se douter de rien !

Chapitre 9

Le voleur de bonheur

Salle de sport Fouquet, Lens,

Max a décidé de confondre Éric Dufour. Il a l'intention de le titiller et de l'amener à commettre une erreur, c'est-à-dire le petit mot ou la petite phrase sur laquelle il pourra rebondir et mettre les pieds dans le plat.

Le journaliste entre dans la salle réservée aux cours de fitness. De grande taille, celle-ci est remplie de bancs de musculation, de tapis de marche et de vélos elliptiques. Devant les miroirs qui couvrent les murs, les gens regardent les efforts qu'ils fournissent sur ces engins de torture. Les joues rouges, le visage en sueur, ils ont le sourire aux lèvres, car tous ces efforts vont payer, ce qui va se voir sur leur silhouette. Il y a environ une vingtaine de personnes dans cette grande salle. La majorité des femmes présentes utilisent les tapis de marche et les vélos elliptiques. Elles se sont regroupées pour pouvoir discuter malgré les efforts à fournir. Les hommes, eux, sont plutôt au niveau des bancs de musculation, où ils travaillent les muscles du haut du corps. Il est important pour certains d'entre eux de travailler leur musculation. Les vacances approchent !

Une forte odeur de transpiration flotte dans l'air. Une musique de fond rythme l'ambiance, des gémissements, signes d'efforts, lui faisant écho.

Apercevant Max, Éric Dufour se dirige vers lui.

— Tout compte fait, vous êtes venu malgré votre travail ! Donc, moi, c'est Éric. Comme vous le savez, je travaille aussi ici, en plus de donner des cours d'aquagym. Et vous, que faites-vous comme job ?

Se tenant droit devant le professeur de sport, Nowak pose un regard cordial sur ce dernier, évitant d'être trop inquisiteur. Il ne doit pas le faire fuir...

— Moi, c'est Max, se présente-t-il d'une voix enjouée. Et je suis journaliste.

— Wow ! siffle le professeur de fitness. Journaliste, ça doit être passionnant ! Permettez mon indiscretion, mais vous travaillez sur quoi en ce moment ?

Montrant qu'il est fier de son métier, Max Nowak bombe le torse avant d'esquisser un sourire en coin. Il tient l'occasion de mettre les pieds dans le plat !

— Effectivement, c'est un métier passionnant ! répond-il. En ce moment, je suis sur une affaire de vols. Ils ont lieu sur Lens. Ce qui est curieux, c'est que le voleur ne dérobe pas des choses précieuses, matériellement parlant. Par contre, elles sont chères sentimentalement...

Le visage d'Éric Dufour blêmit.

— Que vous arrive-t-il ? demande innocemment Max. Vous êtes tout pâle, est-ce que ça va ?

— Euh... oui. Excusez-moi. Je dois vous laisser. Je... je dois m'occuper de quelqu'un. Le... le matériel est à votre disposition, n'hésitez pas à...

Max ne laisse pas partir le bonhomme comme ça.

— Vous ne voulez pas en savoir plus sur mon enquête ? J'ai un suspect, vous savez...

Le professeur de fitness s'immobilise.

— Si, si... mais... mais..., commence-t-il à balbutier en se retournant.

Sa voix se fait hésitante, puis il se tait, se sentant visiblement inconfortable face à la situation. Finalement, il se reprend et lâche d'un ton sec :

— Mais j'ai peur de vous décevoir, je suis très mauvais public en ce qui concerne ce genre d'histoires. Bon, excusez-moi, cette personne là-bas m'a sollicité. Essayez un matériel qui vous plaît, et je reviendrai vous voir après !

— Mon suspect a été surpris par un témoin..., lâche Max.

— Ah bon ? ne sait que répondre Éric Dufour, qui blêmit de nouveau, avant de se faire méfiant.

Max exulte. Il se sent fort en voyant que l'autre doute de l'information qu'il lui donne.

— On l'a vu quand il entrait par effraction chez une concierge d'un immeuble du quartier..., précise Max.

Éric Dufour, de plus en plus méfiant, devient hargneux.

— C'est qui, votre témoin ? Cette concierge ? demande-t-il en rougissant, puis, d'une voix maintenant enrouée, il affirme : Elle raconte n'importe quoi, ce n'est qu'une commère ! Elle parlerait à un chien qui porterait un chapeau !

La voilà, la phrase de trop ! exulte Max.

Il se sent revigoré, rempli d'une énergie et d'une certaine excitation qui lui donnent des ailes.

— Tiens, vous la connaissez, ma concierge ? Alors que je ne vous ai pas dit son nom...

Éric Dufour se reprend et se calme, comme s'il se rendait compte de son erreur de comportement. Il se doit d'affronter et d'écouter le journaliste. À lui de savoir ce qu'il peut dire.

C'est du bluff, se rassure-t-il. *Il n'a aucun témoin. Bon sang ! Je n'aurais jamais dû lui demander sur quoi il enquêtait !*

Il hausse les épaules.

— Bah ! Toutes les concierges sont des commères, c'est bien connu ! Alors, qu'est-ce qu'elle a vu, cette brave dame ? Et en quoi cela me concerne-t-il ?

Puis, il se tait. Vu l'insistance de Max, il ne peut que choisir de l'écouter, sachant pertinemment que le journaliste va scruter ses mimiques, ses moindres faits et gestes, mais aussi son malaise.

— Le coupable avait un sac de sport, explique alors Max Nowak en tenant tête au professeur de fitness, et il vous ressemblait comme deux gouttes d'eau. Je vous l'ai dit, quand le voleur s'est introduit chez la concierge, il y avait un témoin. Et ce n'était pas cette brave *commère*... Mon témoin n'a rien dit à la police. Voyez-vous, dans ce monde, il y a des personnes qui pensent que les malheurs des autres, ce ne sont pas leurs affaires. C'était son cas, mais, étrange coup du sort, le voleur s'est introduit hier chez lui pour lui voler une pièce de monnaie à laquelle il tenait beaucoup, alors il m'a téléphoné... Autre étrange hasard, le voleur est allé s'acheter un blouson dans le magasin dont il est le gérant. Je suis certain que la police le retrouvera chez vous, ce blouson. Ou peut-être même est-il ici, dans votre vestiaire. Quant au pied-de-biche, je suis également certain que vous en possédez un, ce qui n'est pas le cas de tout le monde...

Un frisson de rage parcourt aussitôt le professeur de fitness. Max est aussitôt sur ses gardes.

Puis, la rage quitte Éric Dufour. Son cœur battant la chamade, pris de sueurs froides, il ne sait plus comment réagir. Il comprend qu'il ne contrôle plus la situation. Que doit-il faire ? Avouer ? Détourner la conversation ? En ce cas, combien de temps va encore durer ce calvaire ? La situation est insurmontable !

— Vous n'êtes pas heureux, dit tout à coup Max Nowak, si bien que vous jalousez le bonheur des autres, au point de le vouloir pour vous, est-ce que je me trompe ?

Éric Dufour se liquéfie. Le journaliste l'a percé à jour !

Il baisse la tête.

— Oui, j'avoue, c'est moi...

* * *

Éric Dufour a entraîné Max à l'écart pour se livrer en toute confidentialité. Tous deux se trouvent dans son vestiaire. Le professeur de sport lui explique qu'il choisissait ses victimes en les écoutant parler. Il était toujours à l'affût de leurs discussions personnelles ; parfois, il lui arrivait de tomber sur leurs échanges par hasard, comme avec Édith Bouchendhomme le jour où son chat s'est sauvé ou comme avec Jean. Pour ce dernier, il a suffi de le suivre et de savoir ce qu'il ferait du CD acheté. Pour cela, il a épié ses habitudes. Il a fait de même avec la concierge, celle-ci étant connue dans le quartier – car très sociable et très bavarde –, il n'a pas eu besoin de la suivre pour savoir où elle habitait. Là aussi, il a commencé à la surveiller. Avec des jumelles, il observait ses moindres faits et gestes quand elle était chez elle. Quand elle sortait, il la suivait pour savoir où elle se rendait et combien de temps elle s'absenterait. Il a fini par tout connaître de sa vie ! Il a décidé de frapper un de ces vendredis où elle se rendait à Lens pour l'une de ses soirées pour célibataires.

L'essentiel de ses victimes fréquentait son cours de fitness ou la piscine. Soit il tentait de les suivre, soit il récupérait leurs noms – en échangeant avec elles –, puis il récupérait leur adresse sur leur carte d'adhésion. Ensuite, il ne lui restait plus qu'à connaître leurs habitudes et à attendre le bon moment. Bernard Duflo est un peu l'exception qui confirmait cette règle. L'homme bedonnant n'a rien vu venir quand il s'est approché de lui, mine de rien, tandis qu'il se lavait les mains. Cette fois, c'était très risqué, mais son bracelet l'attirait tant ! Et puis, Éric Dufour avait senti qu'il ne verrait pas souvent l'homme à la piscine. Ses venues étaient très irrégulières, comme pour Max, en fait. Il lui a donc fallu agir vite ! D'autant qu'un bracelet, ça se porte constamment sur soi...

Assis sur un banc, la tête entre les mains, le coach sportif lève des yeux suppliants vers Nowak.

— Je sais que ce que j'ai fait n'est pas bien, mais je ne pensais pas faire autant de mal à tous ces gens. Je pensais que ce n'était pour eux que des objets...

— Vous êtes de mauvaise foi ! réplique Max. Vous connaissiez la valeur de ces objets pour eux...

L'autre se rattrape, visiblement troublé.

— Oui, oui, vous avez raison. Je sais que ces objets n'ont pas de grandes valeurs marchandes, mais une valeur sentimentale inestimable... Et j'ai fait souffrir ces gens, là aussi vous avez raison. Je... je suis désolé. Effectivement, je leur ai pris un peu de leur bonheur à travers ces objets. Mais, s'il vous plaît, ne me jugez pas trop vite...

Max acquiesce. Son coupable semble avoir de réels remords...

— Qu'est-ce qui vous poussait à agir ainsi ? veut-il savoir en s'asseyant à côté du coach.

Éric Dufour s'explique sans se faire prier.

— À travers tous ces objets, qui représentent le bonheur, se livre-t-il, je pouvais me créer le mien. Le lieu où j'entrepose tous ces objets chargés d'agréables choses, c'est mon cocon. Je m'y sens bien, apaisé. Serein. À l'abri de tous les dangers. Mon musée du bonheur, il me permet de m'évader. Grâce aux souvenirs que j'ai pris à ces gens, je peux me créer des histoires, les imaginer pour chacun des objets présents et me les approprier. Comme si elles m'appartenaient. Comme si je les avais vécues. C'est un endroit où je me sens moi-même, malgré le fait que rien de tout cela ne m'appartienne. Vous comprenez, ce musée est mon musée du bonheur. Au départ, c'était un endroit où j'exposais seulement des tableaux que j'achetais comme je pouvais. C'était, en quelque sorte, un peu comme le Louvre-Lens. J'en étais très fier. Mais ça ne m'a pas suffi très longtemps à me sentir bien dans ma peau. Maintenant, j'aime bien mon petit musée...

Il s'assombrit, esquissant un sourire empli de tristesse.

— D'ailleurs, j'aimais les musées quand j'étais petit..., précise-t-il avant de lâcher, de l'émotion dans la voix : J'ai eu une enfance très difficile... Oui. Je n'étais pas gâté quand j'étais petit...

Alors, le coach se livre, et Max l'écoute sans l'interrompre.

Éric Dufour, le bonheur, il ne connaît pas, parce qu'il n'a pas été heureux durant son enfance. Il n'était pas un enfant gâté par ses parents. Il était l'aîné d'une grande fratrie de frères et de sœurs dont il avait la charge. Leurs parents étaient très sévères. Son père avait un travail assez dur et sa mère picolait. Le midi, quand le père rentrait du boulot et que la mère était ronde, il fallait qu'il donne à manger aux volailles et ensuite qu'il s'occupe du jardin ; du coup, c'était à Éric de s'occuper de nourrir ses frères et sœurs.

Ensuite, il a perdu ses parents. Ils sont décédés dans un accident de la route. La fratrie a été élevée par une tante très sévère, qui leur interdisait de posséder des objets leur rappelant leurs parents. Sinon, ils seraient tristes et cela serait insupportable à vivre pour cette tante ! Ses frères et sœurs ont accepté cet interdit, pas lui. Il s'est opposé à la femme qui l'empêchait d'avoir des souvenirs ! Comme ça se passait mal avec elle, il a été placé en famille d'accueil. Ce qui ne l'a pas calmé pour autant. Alors, il est passé de familles d'accueil en familles d'accueil. Dans les foyers où il a séjourné, rien ne lui appartenait. Personne n'avait gardé ni sa première dent ni sa première mèche de cheveux... Ni même une photo de ses parents et de ses frères et sœurs... Séparé de ces derniers, il a eu beaucoup de difficulté à entrer en relation avec les autres enfants. Même plus tard, avec les adultes... Âgé aujourd'hui de quarante ans, il vit seul dans une résidence où il est vu comme un étranger. Il a connu une fille, mais qui a fini par le quitter au bout d'un an. Il se sent seul et isolé. Il n'a pas d'amis, et il n'a jamais cherché à retrouver ses frères et sœurs. Eux non plus. C'est comme s'il n'existait plus à leurs yeux, s'est-il convaincu.

— Certes, j'ai une profession que me fait connaître des gens tous les jours, explique-t-il à Max, mais je ne leur parle pas vraiment. En fait, je les vois plus heureux que moi... Après mon travail, je m'ennuie. Je joue dans un café de Lens au 421, mais ce n'est pas suffisant pour me faire des copains. Eux aussi sont plus heureux que moi, ce qui ne me donne pas envie de les fréquenter plus que ça... Côté vie sentimentale, c'est la misère. Je cherche une dame compréhensive. Mon ancienne copine ne supportait plus ma jalousie envers le bonheur des autres... Faute de ne pas trouver cette âme sœur, je me suis construit un nouveau foyer, ma maison du bonheur, mon musée... Vous comprenez pourquoi, maintenant ?

Max acquiesce en silence. Il comprend mieux, effectivement.

Éric Dufour voyait bien que, pour les gens autour de lui, un objet, un bijou, une collection

avaient une grande valeur et que ces « brouilles », comme on dit, valaient plus que tout l'or du monde. Et lui, qu'avait-il, comparé à eux ? Rien. Ces objets volés et les souvenirs qu'ils représentaient, c'étaient pour lui une façon de toucher du doigt ce bonheur qu'il n'a jamais vécu...

Max comprend également autre chose. Certes, Éric Dufour est envieux des bons moments vécus par les autres, mais c'est aussi quelqu'un d'insatisfait. Il n'arrive ni à être heureux ni à se contenter de ce qu'il possède. Ou de ce qu'il réussit à voler. Il pensait qu'en dérobant ces objets chargés de souvenirs, il pourrait se procurer du bonheur et agrémenter son existence. C'est ainsi qu'il a commencé à voler une, puis deux, puis trois personnes afin de se constituer ce qu'il appelle son « musée du bonheur », sauf qu'il ne s'est jamais arrêté...

Ce qui ne l'empêche pas d'annoncer doucement, à la grande surprise du journaliste :

— Je vais redonner tous ces objets à leur propriétaire. Ensuite, j'irai me rendre à la police...

Ainsi se clôt leur entretien.

Chapitre 10

Vers de nouvelles existences

Max Nowak accompagne Éric Dufour jusqu'à sa caverne d'Ali Baba pour y récupérer les objets volés. Durant le trajet, ils parlent peu, le coach s'enfermant dans un silence coupable. Néanmoins, il lui a confirmé tout ce que lui a dit Olivier Blond : le rôle du pilote, leur première rencontre et la peur qui poussait Éric Dufour à faire appel à ce dernier plutôt qu'à se rendre au Touquet simplement en voiture.

Autre élément, et non des moindres, les enveloppes de billets que donnait le voleur au pilote ne suffisaient pas à justifier le train de vie de ce dernier, bien qu'Éric Dufour ne soit pas sans ressources : la collection de tableaux, légale, contrairement au reste de son musée du bonheur, lui conférant une belle petite manne d'argent.

Une fois les objets récupérés, Max accompagne donc Éric Dufour chez les victimes de ses larcins. Certaines ont été surprises de découvrir leur professeur de gymnastique aquatique ou de fitness. Toutes sont très heureuses de retrouver les objets qu'il leur a volés. D'autant que ceux-ci sont tous en bon état. Malgré les explications du coach sportif, elles ne comprennent pas pourquoi il les leur a volés, mais elles s'en moquent. L'importance étant de les avoir récupérés.

Ce qui n'est pas le cas de Jean...

Toujours accompagné du journaliste, Éric Dufour se rend chez le vieil homme pour lui rendre son CD de Johnny Hallyday. Il sonne à la porte. Jean lui ouvre, fort mécontent d'être dérangé. Il était en train de faire la sieste. D'après l'odeur qui se dégage de son haleine, l'homme a bu plus que de raison.

Voyant le CD entre les mains du professeur de sport, Jean se met aussitôt en colère. Gêné, Éric Dufour explique alors que c'est lui qui lui a pris son disque et qu'il regrette. Le fan de Johnny ne comprend pas et ne cherche pas à comprendre. Titubant, il récupère son disque des mains d'Éric, vérifie qu'il est en bon état, avant de vociférer contre ses visiteurs et de les menacer :

— Espèces de voleurs ! Pour qui vous vous prenez ? Filez hors de ma vue, ou sinon ça ira mal pour vous !

Ni une ni deux, Éric et Max se sauvent.

Vient ensuite le moment de se rendre chez Jésus Muez...

Le locataire à la casquette rouge les regarde d'un œil torve avant de reprendre sa pièce de collection et de leur claquer la porte au nez. Si Éric Dufour est resté surpris de cette réaction, Max a été, quant à lui, soulagé. En même temps, il n'est pas étonné : Jésus Muez n'a rien d'une personne courageuse. Max est certain qu'il en détestera encore plus les journalistes et qu'il ne voudra plus du tout entendre parler de cette histoire...

Il ne s'est pas trompé. Désormais, Jésus Muez se fait discret dans l'immeuble. Lorsqu'il croise la concierge, il poursuit son chemin sans plus jamais engager la conversation. Ce qu'il faisait

auparavant pour, essentiellement, se plaindre, dire du mal de ses voisins ou l'accuser de ne pas bien faire son travail. Pourtant, Édith Bouchendhomme aurait des explications à lui demander sur son comportement lors du vol de Gribouille, mais le commerçant la fuit !

* * *

Éric Dufour se tient face à Max sur le parking situé non loin de la salle Fouquet. Le coach sportif est libre, personne ne portera plainte contre lui. Pas même Jean, Max en est certain.

Tête baissée, peiné comme un jeune enfant pris en faute après avoir commis une bêtise, Éric Dufour bafouille un « Encore désolé » à peine audible. Puis, il promet de ne plus jamais recommencer. Il s'est bien rendu compte du mal qu'il a fait à tous ces gens. Son égoïsme les a rendus très malheureux. Obnubilé par son musée du bonheur, il n'avait pas pensé aux conséquences de ses vols.

Oui, promis, il ne recommencera plus. Sincère, il le jure. Cette erreur l'a marqué à vie !

Il soupire.

— J'ai un travail que j'aime... Mais, maintenant, je vais avoir mauvaise réputation. Comment les gens vont-ils me regarder ? Certaines de mes victimes venaient à mes cours...

Il semble se courber de plus en plus, incapable de porter le poids de sa culpabilité sur ses épaules.

Dure réalité !

— J'espère que cela vous servira de leçon, lui dit Max d'un ton ferme et incisif avant d'adoucir le ton : Vous savez, Éric, plus vous voliez, plus vous aviez envie de prendre ce à quoi tenaient ces gens. En cessant de les jalouser, ce sera de plus en plus facile d'être mieux vu par les gens, et, du coup, vous arrêterez ces vols...

Le coach sportif sent bien que Max ne le porte pas dans son cœur et qu'il se méfie toujours de lui et de ce qu'il pourrait faire, puisqu'il est libre.

— J'ai compris la leçon, lui dit-il. C'est vrai que le fait d'arrêter de jalouser les gens et ne plus penser à les voler, ça améliorera le dialogue avec eux... C'est à moi de construire mon bonheur, sans faire du mal aux autres, sinon, ce n'est pas du véritable bonheur... J'ai... j'ai bien réfléchi...

Il se redresse, beaucoup plus sûr de lui-même.

— Pour commencer dans cette voie, annonce-t-il, je vais tenter de retrouver la trace de mes frères et sœurs !

— Si vous tenez parole, alors, je vous assure que vous vivrez des moments merveilleux, et que vous n'aurez pas affaire avec les forces de police ! Car rappelez-vous qu'un vol est un délit.

— Oui, je m'en souviendrai. Merci, Max. au revoir.

Les deux hommes se serrent la main, puis le professeur de sport tourne les talons et quitte les lieux d'un pas rapide. Le journaliste s'allume une cigarette et le regarde s'éloigner vers les promesses d'une nouvelle existence. Max espère qu'il réussira à atteindre ce bonheur qui lui a fait défaut durant toute son enfance et son adolescence. Il finit de fumer, puis regagne sa voiture, à l'arrière de laquelle l'attend sagement Gribouille. Il est temps maintenant de le rendre à Édith Bouchendhomme.

Le journaliste a décidé de s'en charger seul. Le vol du chat l'a beaucoup touché. C'est le vol d'un animal qu'il distingue d'un vol d'objet. Un animal de compagnie précieux aux yeux de la concierge, qui a beaucoup de sentiments pour celui-ci. Max a envie d'apprécier leurs retrouvailles et de les vivre pleinement. La présence d'Éric Dufour aurait risqué d'attiser la colère d'Édith et de

briser ce moment unique et heureux.

* * *

Heureux de revoir sa maîtresse, Gribouille en miaule de bonheur. Le tenant au creux de ses bras, Max le pose délicatement au milieu de ses douze compagnons. Tous les chats bondissent de joie, c'est la récréation ! Édith Bouchendhomme en pleure.

— Il leur manquait tant, il faut dire que tous l'apprécient, commente la concierge. C'est le plus beau jour de ma vie ! Je tenais beaucoup à ce petit fugueur ainsi qu'au collier, qui n'est pas qu'un simple objet. Quand je le regarde, il me renvoie aux sentiments amoureux qui nous liaient, Flo et moi. Ce qui compense la tristesse de son décès. Oh, merci beaucoup, monsieur Nowak !

Édith Bouchendhomme ne se retient plus, cette fois. Elle serre Max dans ses bras tout en le remerciant encore et encore de tout cœur.

Max se dégage gentiment de son étreinte.

— Vous me voyez tout ému, lui dit-il en se passant une main dans les cheveux, gêné. Avant cette enquête, je n'aurais jamais pensé qu'un simple chat puisse autant me toucher, moi, vous-même et ses congénères...

Il lui révèle alors que c'est Éric Dufour, le professeur de fitness, qui est l'auteur de ces vols et qu'il a rapporté tous les objets volés à leurs propriétaires.

Édith devient pensive.

— Oui, je me souviens de lui, dit-elle au bout de longues secondes. Il était présent à quelques mètres de nous quand j'ai raconté l'histoire de Gribouille à monsieur Landry. Je crois bien qu'il sortait de la salle...

Puis, elle déclare :

— Après tout le mal qu'il a fait, c'était la moindre des choses que d'aller rendre ces objets ! Vous avez eu raison de venir me redonner mon Gribouille sans lui. Le voir à cet instant, cela m'aurait écoeuré ! Mais je veux quand même le voir. Je lui demanderai des excuses pour ce double vol. Pour se faire pardonner de mon chat, il lui donnera de la pâtée !

Max a un petit sourire.

— Enfin, dit-il, la situation est arrangée, et j'en suis bien heureux. Cette histoire fera un article gratifiant pour mon journal. Si vous le permettez, je vais vous interviewer...

Ensuite, songe-t-il, une fois que mon article sera écrit, je le soumettrai à Amandine et je lui demanderai de le signer avec moi. Elle m'a été d'une aide précieuse dans cette affaire, et c'est le mieux que j'ai à faire pour l'en remercier.

Il soupire intérieurement. Une fois l'entretien de la concierge terminé, ce sera à lui de faire amende honorable...

* * *

*1 heure plus tard,
Parking de la supérette*

Max retrouve la Fadette à sa pause cigarette.

— S'il vous plaît, acceptez de me parler ! lui dit-il d'emblée. Je suis venu pour m'excuser, à la suite de l'attitude que j'ai eue lors de notre première rencontre...

La Fadette se renfrogne.

— Allez-y, vous pouvez me parler. J'ai tout raconté à Jacques au téléphone, et il m'a dit de coopérer avec vous. Il n'a rien à voir dans votre histoire de vol.

Se mettant sur ses gardes, elle lui demande :

— Que voulez-vous savoir ?

— Euh, rien. Je suis juste venu pour vous présenter mes excuses.

La Fadette hoche sèchement la tête.

— Je les accepte, monsieur le journaliste, parce que vous êtes de la presse, mais je tiens à vous dire que je suis vexée de votre comportement d'enquêteur !

Max a un sourire contrit.

— Écoutez, votre petit ami ne risque plus rien. J'ai découvert qui était le coupable, et il a cessé ses vols.

Le soulagement se lit sur le visage de la jeune femme. Non pas qu'elle croyait son compagnon coupable, non. Elle est heureuse, car plus personne ne va l'accuser, maintenant. Il va pouvoir reprendre son travail.

— S'il a eu tous ces ennuis, lâche-t-elle, penaude, c'est à cause de moi...

Tremblante d'amour, la Fadette explique alors au journaliste que si Jacques Landry a disparu de la circulation et s'est mis en arrêt maladie, c'est parce qu'elle lui a demandé de partir. De quitter le quartier. Elle avait besoin qu'ils fassent un break. Ils devaient mettre un frein à cet amour fou qui les consumait et qui ne cessait de faire enrager son père ! La tension avec ses parents devenait invivable. Alors, elle a trouvé cette solution. Manque de chance, il est parti le lendemain du vol de Gribouille...

La jeune caissière révèle ensuite, toujours tremblante d'amour de la tête aux pieds, qu'elle sait que Max s'est rendu à Bray-Dunes au camping de son petit ami. Le journaliste et sa copine étaient encore là quand Jacques est revenu. Le propriétaire l'a prévenu de leur présence. Après lui avoir demandé de ne surtout pas leur parler de lui, prétextant qu'il était en froid avec le couple, il s'est caché, attendant départ de ses soi-disant amis. Une fois certain qu'ils ne reviendraient pas sur leur pas, il est retourné à son mobile home pour plier bagage et aller se cacher dans un internat de Maths Sup' à Douai, où l'un de ses rares amis travaille comme enseignant.

À l'heure actuelle, Jacques Landry n'a pas regagné son appartement. Il réside encore dans la chambre prêtée par son ami, maintenant un lien continu avec la Fadette par téléphone.

Mais cette séparation est terminée ! Brusquement inspirée, la Fadette déclare à Max qu'elle va demander à Jacques d'habiter avec lui, et tant pis pour ses parents, il va bien falloir qu'ils se rendent compte qu'ils s'aiment !

* * *

*Trois semaines après la découverte de la culpabilité d'Éric Dufour,
Aérodrome de Vendin-le-Vieil*

Roquette et ses hommes de la police judiciaire sont cachés autour de l'aérodrome. Ils ont en ligne de mire Irène De Lorette, la propriétaire des lieux. C'est elle que Max a vue lors de sa planque. Irène De Lorette est une femme proche de la soixantaine d'années, aux longs cheveux blonds. Elle est en train de charger plusieurs sacs à bord d'un avion avec l'aide d'Olivier Blond.

Roquette fait signe aux policiers d'intervenir.

— Les mains en l'air, restez où vous êtes ! Vous êtes en état d'arrestation ! lance la capitaine

de la PJ.

La silhouette élancée de la propriétaire se tétanise.

— Qu'est-ce que cela signifie ? exige de savoir Irène De Lorette, le ton hautain et le verbe autoritaire.

Roquette lui passe les menottes tout en l'informant de ses droits.

De son côté, Olivier Blond tente de s'échapper, mais il est vite rattrapé.

En ouvrant les sacs, les policiers découvrent des tas de paquets de cannabis.

— Enfin, on vous tient ! dit Roquette à De Lorette, les mains sur les hanches, avec un sourire de triomphe.

— Je n'ai rien à voir dans ce trafic ! nie farouchement la propriétaire, toujours d'un ton hautain.

Ses yeux noisette fusillent le pilote. Elle le montre du menton.

— C'est lui qui m'a forcée ! Il vit au-dessus de ses moyens, alors il m'a obligée à rentrer dans son trafic !

— Non, ne la croyez pas, ce n'est pas moi ! se défend Olivier Blond. Je vous l'ai déjà dit, c'est elle qui m'a obligé à participer à tout ça ! Elle profite de moi ! Je ne suis que pilote, et elle m'a menacé de me renvoyer si je refusais !

Olivier Blond remue dans tous les sens. Les policiers ont du mal à le maintenir en place.

Roquette lui jette un regard froid.

— Vous n'auriez pas dû essayer de vous enfuir, monsieur Blond. Cela risque d'être retenu lors de votre jugement...

L'autre se calme aussitôt.

— Je... Je... j'ai... j'ai paniqué..., balbutie-t-il.

— Et je ne suis pas certaine que vous n'y trouviez pas votre intérêt, vu vos goûts de luxe ! rétorque Roquette avant de se désintéresser de lui.

Ses yeux bleus glacés fixent avec sévérité De Lorette, qui en perd son air hautain.

— Sachez, madame, que nous observons vos habitudes depuis trois semaines environ. Depuis tout ce temps, votre pilote travaille pour nous. Enfin, travaille... pas exactement. Nous l'avons pincé et l'avons utilisé pour vous confondre... De plus, pendant que nous faisons le pied de grue ici, la brigade financière s'est intéressée de près aux comptes de votre entreprise...

Irène De Lorette montre la drogue et banalise :

— Ce n'est pas avec ça que j'augmenterai mes comptes, voyons ! Ce n'est rien du tout !

Roquette ne se laisse pas mener par le bout du nez.

— Allons, madame De Lorette. Nous savons toutes les deux que vous avez des problèmes financiers...

Les mains de la propriétaire deviennent moites, son pouls s'accélère. De Lorette prend un air accablé :

— En effet, mon entreprise n'est pas au beau fixe, mais c'est mon père qui me l'a léguée ! Oui, j'ai choisi l'argent facile pour financer l'aérodrome ! Mais imaginez ce qui va se passer si cela se sait ! Toute ma famille va être remise en cause, ainsi que tout le travail de mon père !

Apercevant la présence d'un journaliste de la presse écrite et d'une photographe, elle s'interrompt. La moue dédaigneuse, elle redevient hautaine et grincheuse, faisant un geste de la main comme si elle voulait balayer leur présence.

— Que font-ils là ?

— À votre avis ? réplique froidement Roquette.

De Lorette perd aussitôt ses nerfs.

— Non, ils n'ont pas le droit ! Je vous préviens : si vous me prenez en photo, si vous donnez mon nom, je vous ferai un procès !

— Bon, embarquez-la, et le pilote avec ! tonne Roquette à ses hommes.

Sans plus s'intéresser à ses deux trafiquants, elle se tourne vers Max Nowak et Amandine Claire, qu'elle a informés de l'intervention.

— Sachez que j'ai appris qu'après une belle poursuite dans les dunes d'Étaples, au milieu des oyats, mes collègues ont attrapé ceux à qui était destinée toute cette drogue. L'affaire est classée !

Max et Amandine se sourient. La capitaine Roquette les félicite chaleureusement :

— Bravo ! Votre enquête a été menée de main de maître, et il est donc tout naturel que vous couvriez cette arrestation ! Qui aurait cru que le vol d'un chat mènerait à faire tomber un trafic de drogue !

Elle lance un clin d'œil plein de sous-entendus à Max :

— Tu devrais faire équipe plus souvent avec cette petite, cela te réussit très bien, je trouve !

Épilogue

Liévin,

Mercredi, 11 heures 30

L'article sur le trafic de drogue et celui sur le voleur d'objets sentimentaux ont eu un large retentissement. Après avoir été félicités par le rédacteur en chef sur le succès de leur papier, Amandine Claire et Max Nowak quittent les locaux de la *Voix du Nord*, tous les deux avec un grand sourire de satisfaction. Dehors, les oiseaux chantent comme s'ils exprimaient le même sentiment qui habite le journaliste et la photographe.

Le ciel est bleu, sans nuages. C'est jour de marché. Amandine et Max sont obligés de le traverser pour regagner leur voiture. Autour d'eux, les gens aussi semblent heureux. Les commerçants font des affaires. Le primeur crie pour attirer le client. Une douce odeur de poulet rôti flotte dans l'air.

Arrivés devant leurs voitures respectives, Nowak et Amandine se fixent comme deux bons amis.

— Merci de m'avoir fait confiance pour ce travail et pour les articles, Max...

Max répond à la photographe avec un petit sourire de complicité :

— On forme une belle équipe, tu ne trouves pas ?

Elle acquiesce.

— Allez, à demain ! lui dit-il en se mettant au volant de sa petite Austine rouge.

Il ferme la portière quand la jeune femme, après une courte hésitation, prenant une sorte d'élan, l'interpelle :

— Attends, Max !

Il ouvre la vitre.

Les poings serrés, Amandine soupire et se lance pour lui demander :

— On pourrait aller boire un verre ?

Elle devient rouge.

— Si... si ça te dit, bien sûr ! balbutie-t-elle.

Max la regarde fixement avant de lui répondre, surpris et assez maladroit :

— Tu veux dire nous... nous deux ?

— Oui, nous deux, valide Amandine, attendant impatiemment sa réponse.

Max coupe le contact pour mieux se faire entendre, mais Amandine se rattrape, comme si elle venait de dire n'importe quoi :

— Laisse tomber, oublie ce que je viens de te demander...

Le journaliste reste silencieux, paraissant réfléchir, sa main droite se frottant le menton. En vérité, il hésite, mais, sans prévenir, les mots sortent tout seuls de sa bouche :

— Samedi ? Je connais un petit bar sympa à Lens. Je pourrais venir te prendre... Disons, à 19 heures ?

Amandine est ravie :

— OK, on se dit samedi, 19 heures !

Sur un petit nuage, elle regagne sa voiture, qui est garée non loin de celle de Max. Tous deux s'échangent un « À samedi » embrouillé avant de démarrer, puis partent chacun dans une direction différente. Trois jours plus tard, ils se retrouveront pour prendre le même chemin...

FIN

Le mot de la fin

L'écriture est une histoire de rencontres. Entre un romancier et ses personnages, entre un lecteur et un livre, entre un romancier et ses lecteurs, entre les lecteurs et les personnages du romancier. La boucle est-elle bouclée ? Pas vraiment.

Car ici, il est question de faire écrire, et faire écrire est aussi une histoire de rencontres. Entre l'auteur qui fait raconter une histoire et ses écrivains en herbe qui écrivent.

J'ai la chance d'écrire. J'ai la chance de faire écrire.

Christelle, Franck, Frédéric, Michel, Nicolas, Claude, Corinne, Isabelle, Sandrine, j'ai eu la chance de vous faire écrire. Et ce fut un plaisir ! J'ai passé de belles séances avec vous. Vous faire écrire ce polar fut une sacrée belle rencontre ! Et quelle fierté !

Un grand bravo à vous !

Merci pour ces tous bons moments de création avec vous,

Michaël Moslonka
le 15 juin 2018

crédits

Couverture :

Hôpital de Jour Psychiatrique Le Cap de Lens

Photos intérieures (p. 3 et p. 7)

Hôpital de Jour Psychiatrique Le Cap de Lens
(© François Cappeliez pour la photo de Michaël Moslonka)

Correction et révision :

Marie Laporte – réviseure
www.marielaporte.com

Maquette et mise en forme du livre :

Michaël Moslonka – romancier
M.M. Faiseur d'Histoires
www.michael-moslonka.com/m-m-faiseur-dhistoires